

N° Double 36-37

**PAQUES-GRANDES VACANCES
1934**

BON - SECOURS

REVUE TRIMESTRIELLE



**Collège N.-D. de Bon-Secours
BREST**

Servez-vous
dans les
MEILLEURES MAISONS.....

ÉLECTRICITÉ GÉNÉRALE

JALLET

17, Rue de la Mairie
BREST

Toutes installations

LUMIÈRE -- FORCE

TÉLÉPHONES

SONNERIES

TÉLÉPHONE 22-93

R. C. BREST 2854

ÉTUDES & INSTALLATION
COMPLÈTE D'USINES

Librairie Classique et de Piété

André DERRIEN Fils

52, Rue de Siam :--: **BREST**



Fournitures pour

BUREAUX - ÉCOLES

BIBLIOTHÈQUES

LIVRES SCOUTS

Maison P. COELENBIER

43, Rue Emile Zola

Le plus grand Choix de Meubles

EN TOUS GENRES

Tapisserie - Tentures - Tapis

Spécialités de location de meubles

Galerie SALUDEN

EXPOSITION PERMANENTE DE TABLEAUX

Copies d'Anciens -- Cuffs -- Etains

Céramiques et Grès de Quimper

Papiers peints

FOURNITURES POUR LES ARTS

Salles d'Exposition et Magasins :

14, Rue Traverse
et Place Sadi-Carnot - BREST

Chèques postaux : Rennes 7778

Téléphone : Brest 2305

Suc^{le} : Avenue d'Ys, MORGAT

PHOTO & OPTIQUE -- CINÉMA

GRENIER

OPTICIEN

DIPLOME DE L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES

- Travaux -
d'amateurs



BREST

PHARMACIE RÉGIONALE

BREST -- 11, Rue Louis Pasteur -- BREST

Téléphone 7-85

Téléphone 7-85

SEUL DÉPOT POUR :

Le Vin St-Côme, régénérateur
par excellence de la vigueur
-- intellectuelle et musculaire --



Du remède Saint-Louis contre
-- les maladies de la peau --



Du sirop pectoral balsamique,
etc... etc...

Paul QUENTEL

Pharmacien de 1^{re} Classe
Licencié ès-Sciences

Maison de Confiance

EXÉCUTION RAPIDE ET SOIGNÉE DES ORDONNANCES

PÂTISSERIE -- CONFISERIE

SALON DE THÉ

AUX GOURMETS

OLGIATI

17 - Rue du Château - 17
BREST

TÉLÉPHONE 25-87

N° du Registre du Commerce 8.090



Aux MINES D'ÉCUME

A. GABARD

39, Rue de Siam -- BREST



Toute la Maroquinerie
pour Dames et Messieurs
-- Articles de Voyage --



Spécialité d'articles pour fumeurs

Pipes : DUNHILL, G. B. D., ROPP, L. M. B., etc...

Téléph. N° 2

BUVEZ

DU

S. ROOY

J. FOURNIER - PLOUGASTEL-DAOULAS

Négociant

(Finistère)

Parfumerie de toutes marques

Coiffures élégantes et soignées

chez M^{elle} Virot

== coiffeuse spécialiste pour DAMES ==

PARFUMERIE d'ARMOR

22, rue de Siam - BREST

Téléph. : 35.56

Numéro Double

BON - SECOURS

PAQUES-GRANDES VACANCES

1934

SOMMAIRE

LA VIE AU COLLEGE

PAGES

Au jour le jour, <i>F. Liron</i>	5
Triduum eucharistique, <i>S. F.</i>	13
« Knock », <i>J. Nédélec</i>	15
Loterie, s. v. p., <i>Gro-Lo</i>	19
Les volcans (conférence de M. Courtet), <i>Y. Pruche</i>	21
Excursion à Morgat, <i>F. Liron</i>	24
Heure Sainte à Saint-Louis, <i>P. Gélébart</i>	27
Chez les Petites Sœurs, <i>F. Dillard</i>	29
A Roz-Avel, <i>G. J.</i>	33
Première Communion, <i>Classe de cinquième</i>	36
Fête de Congrégation, <i>J. Bouillonnet</i>	41
Gestes de la Croisade, <i>des Croisés</i>	44
Causerie sociale (P. Croizier), <i>M. Virof</i>	49
La Conférence Saint-Vincent de Paul, <i>L. Thuillier</i>	51

VARIETES

La pipe du Marseillais, <i>X. X.</i>	55
Rome, impressions de pèlerin, <i>M. de Lafforest</i> ..	57
Croisière en Extrême-Orient, <i>Enseigne de Vaisseau J. Nielly</i>	67
Lettres d'Estonie, <i>R. P. Bourgeois</i>	76
Scoutisme, <i>J. B.</i>	91

LE COIN DES POETES

PAGES

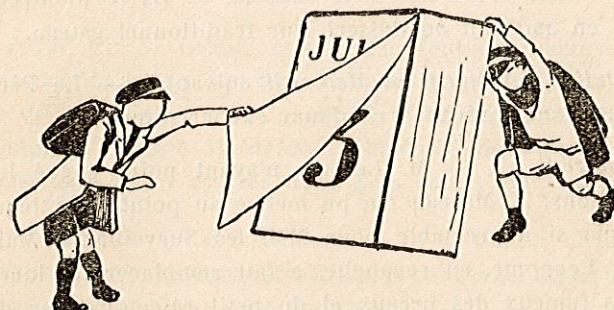
L'Etang, <i>Djinn</i>	97
La Trière, <i>Dauphin</i>	98
Coin de jardin dans le Midi, <i>Dauphin</i>	99

VIE DES ANCIENS

Carnet de famille.. . . .	100
Nouvelles de tous	102

NOS MORTS

Le commandant Rolland, X. X.	106
M. l'abbé Lozac'h, <i>L. Leroux</i>	108
Le lieutenant François de Lesquen, X. X.	111
<i>Les concours de vacances</i>	114



AU JOUR le Jour.

JANVIER

Mercredi 3. — « 19 heures, rentrée des internes », et ainsi nous accomplissons, un peu à regret, le dernier article du programme du premier trimestre, et nous commençons le second.

Jeudi 4. — Les classes reprennent au milieu des « Bonne Année! » qui s'entrecroisent en cour et même en étude.

L'installation du téléphone est achevée. Notre digne portier en fait les honneurs à tout venant.

Samedi 6. —

Melchior et Balthazar

Sont venus d'Afrique,

Melchior et Balthazar

Sont venus d'Afrique avec le roi Gaspard.

...De fait, ils sont là, bien rangés, bien alignés, sur la mousse de la crèche, à la Chapelle.

Dimanche 7. — Les Rois sont là. — Ils le montrent bien, en amenant au dessert leur traditionnel gâteau.

Lundi 8 (et Mardi et Mercredi suivants). — Le Père Turmel nous prêche le triduum eucharistique.

Vendredi 12. — M. Leroux, n'ayant point gagné les 5 millions, M. Mazeau n'a pu mettre au point le système optique si appréciable pour MM. les Surveillants. Mais le P. Econome, en revanche, a fait remplacer les luminons fumeux des préaux et du petit réfectoire par de puissants projecteurs qui éclairent à souhait, plus qu'à souhait peut-être...

Lundi 15. — Que se passe-t-il au Collège? Des élèves montent en classe de Quatrième, y restent un temps 0, et des indiscrets ont affirmé avoir entendu à travers la porte des mots comme: « Constipé... », « Thermomètre... », etc... Dans trois jours, dit-on...

Jeudi 18. — « Le Docteur Knock », interprété par des membres de la Conférence Saint-Vincent de Paul du collège, au profit de leur œuvre, remporte un succès fou. Le talent des acteurs a fait salle comble. Il faudrait tous les nommer, du Docteur Knock et du Docteur Barpalaid, au pharmacien et au garde-champêtre... Belle journée, au succès de laquelle s'est dévoué et dépensé le P. de Geuser.

Lundi 29. — Nous recevons de tristes nouvelles de M. Lozac'h: il est bien mal et a passé la nuit dans le coma. Toutefois nous espérons encore que peut-être il

pourra se rétablir, et le P. Supérieur nous demande de prier à cette intention.

Nous apprenons la mort tragique du Commandant Roland, tué à Dakar par un Sénégalais.

FEVRIER

Jeudi 1^{er}. — Grand match de foot-ball contre les pupilles de la marine. Mis en forme par une bonne partie de « footing » pour gagner la Villeneuve, nos braves équipiers, malgré la défense acharnée de l'adversaire, réussissent à lui rentrer deux buts contre un seul.

Vendredi 2. — Le P. Préfet et le P. de Geuser nous ont quittés depuis quelques jours. Ils prononcent aujourd'hui leurs grands vœux à Montmartre.

Samedi 10. — Les vacances de Carnaval arrivent à point pour nous retremper dans l'atmosphère familiale.

Mercredi 14. — Rentrée. A la porterie, le concierge nous montre avec orgueil une sonnette destinée à le faire accourir au moindre appel. En fait, pendant les classes nous nous délectons de sonneries répétées, qui nous font assister en esprit à l'indignation d'un visiteur impatient.

Dimanche 25. — Petite cause, grands effets...

Petite cause: une simple expérience pour démontrer que l'eau est incolore, inodore et sans saveur...

Grand effets: un déluge dans le cabinet de chimie, une inondation dans la grande étude, des sinistrés sans abri, des professeurs courant, un P. Econome affolé... que sais-je?

...M. Mazeau a laissé ouvert le robinet d'eau; l'évier, bouché naturellement, a débordé et, pendant la nuit, une averse indiscrete a traversé le plancher...

Vers 7 heures, des élèves vont alerter M. Mazeau, et, lui en tête, descendent éponger l'eau, tandis qu'au-dessous, le noble Sarramagnan accuse la Fortune en exhibant de son pupitre des brouillons de Démosthène et de Cicéron, et que le portier reste songeur devant une flaque d'eau inaccoutumée sous le préau...

Lundi 26. — Un doigt de neige dans la cour suscite des espoirs de combats de boules de neige, mais à 8 heures nos idées belliqueuses fondent sous l'enchantement pacifique d'une douce température.

MARS

Jeudi 8. — Sortie générale, et pour ceux qui n'en sont pas, excursion à Morgat. Au retour nous constatons que l'installation électrique du collège se modernise: de nouveaux becs vont diffuser en grande étude des flots de lumière.

Vendredi 9. — A 11 h., le P. Drogat, aumônier de la J.A.C., nous parle des carrières agricoles, des situations variées et intéressantes qu'elles offrent, et aussi des solides qualités de travail et de constance qu'elles requièrent.

Samedi 17. — Des fenêtres de la grande étude, des curieux ont une joie maligne à voir le P. Econome, le P. Préfet, M. Leroux, M. Le Duff, M. Stéphan, et jusqu'au garçon, s'escrimer contre la serrure de la petite étude, ... cependant que les petits, enchantés bien sûr de l'aubaine, se voyaient conduits au réfectoire, mais non pour manger.

Ce soir, à 20 h., les pensionnaires du grand dortoir se rendent à l'église Saint-Louis, assister à l'Heure Sainte.

Vendredi 23. — ...Qui se sentit mal à l'aise au sortir du Salut, à la vue d'un joli petit serin posté sur le fil

électrique au-dessous de la Cinquième, ce furent bien MM. Bothorel, Lagadec et Quentel, distingués aviculteurs comme chacun sait. Affectant de rire, ils envoyèrent en cachette, pour tromper leur angoisse, des élèves compter les habitants de leur volière...

Cependant, de la fenêtre de M. Derven, M. Le Baccon argumentait suivant les formes avec l'indiscipliné, mais en pure perte; M. Bothorel essaya alors l'effet d'un grand coup de règle sur le mur, avec moins de succès encore, car l'oiseau quitta la place, mais en affectant d'ignorer, sous les yeux de M. Mazeau, que la ligne droite est le plus court des chemins...

Dimanche 25. — Départ des pèlerins de Rome; ils sont deux à nous quitter, avec deux Anciens, et sous la conduite du P. de Geuser, pour passer à Rome la Semaine Sainte et Pâques, assister à la canonisation de Dom Bosco et aux audiences du Pape... M. Mazurié, aumônier scout, et Jean Deuve, chef de patrouille, sont aussi de ce pèlerinage de la Jeunesse Française à Rome.

Lundi 26. — M. l'abbé Lozach, après de longues souffrances, est mort hier soir. Cette mort, bien que prévue, cause une vive émotion, surtout parmi ses anciens élèves.

Aujourd'hui, demain et après-demain, nous avons une instruction du R. P. Supérieur pour préparer notre communion de Jeudi. Le Père nous y rappelle la nécessité de l'intention droite, se manifestant par le sacrifice éducatif de la volonté.

Les jours suivants se partagent entre les examens finissants et les cérémonies de la Semaine Sainte.

Samedi 31. — Vacances. A l'heure H tous les pensionnaires montent à l'assaut des trains de vacances.

III^e TRIMESTRE

AVRIL

Mardi 17. — « Ah! qu'il était doux
Ce temps des vacances! »

Le regret des quinze jours qui viennent de s'enfuir ne nous empêche pas de nous démener en cour, et d'admirer deux anciennes connaissances: les tables de Ping-Pong, qui fêtent leur premier anniversaire.

Mardi 24 à Samedi 28. — Par l'absence des Philo-Math, qui font à Roz-Avel leur retraite de fin d'études, les Rhéto se trouvent rois en division...

MAI

Jeudi 10. — La Première Communion! Des brassards blancs mettent en fête les cours et la maison; le P. Préfet est assiégé de demandes de sorties, tandis que, timides et fiers en même temps, les Communiantes vont offrir à leurs Professeurs et Surveillants un souvenir de ce beau jour.

Samedi 19. — Congé de la Pentecôte, petite anticipation sur les grandes vacances, qui vont ensuite approcher rapidement.

Jeudi 31. — Les Congréganistes font, avec le P. de Geuser, le pèlerinage du Folgoët, tandis que les Croisés ont grande fête, ici le matin et à Ponchelet le soir.

A ROZ-

AVEL



En Récréation.



Cl. Bon-Secours.

Une descente.

I^{re} EQUIPE

II^{me} EQUIPE



JUIN

Vendredi 1^{er}. — Le P. Croizier, venu à Brest en tournée de conférences, nous en donne une à Bon-Secours, intéressante au plus haut point, sur notre responsabilité sociale.

Jeudi 7. — Premier bain de la saison.

Vendredi 8. — Fête du Sacré-Cœur et Procession du Saint-Sacrement. Un reposoir est dressé sous le préau; une avenue de fleurs traverse les cours, et conduit à la chapelle de Congrégation, dont l'autel forme aussi un reposoir. M. le chanoine Gouchen, recteur de St-Michel, a été l'officiant et le prédicateur de cette journée.

Dimanche 10. — Traditionnelle Procession du Saint-Sacrement à Saint-Marc, qui se fait cette année sous un soleil accablant. Pour délasser et rafraîchir, un bon bain termine l'après-midi.

Dimanche 17. — Fête des jeux. Parmi les épreuves très diverses — jusqu'à un cross-country — certains numéros sont à redemander: les « attelages », p. ex. (classes de 8^e et 9^e), la « course à la valise », « Ho-hisse! »... Beaucoup de vie et de gaité, en tout cas; merci aux organisateurs et à tous les dévouements, depuis les dessinateurs d'affiches jusqu'aux barmen.

Jeudi 21. — Grande promenade. Camaret. Messe à la chapelle de Rozmadou; bain; déjeuner à l'hôtel (129 couverts!); promenade aux Tas de Pois, par terre, avant de revenir les contourner au large: spectacle grandiose, par une bonne houle.... au point que des sensations... autres que visuelles, sont alors, chez beaucoup, dominan-



CHEZ LES



PETITES



SŒURS

tes, et qu'un chroniqueur, sollicité au lendemain de cette journée, s'est refusé à remuer d'âcres souvenirs...

Lundi 25. — Commencement des épreuves du Baccalauréat et, deux jours après, pour les plus jeunes, des « classements ».

JUILLET

Lundi 2 et jours suivants. — En commun, exercices du Jubilé.

Dimanche 8. — Fête de saint Ignace, anticipée pour la première fois avant la fin de l'année scolaire. Le P. Préfet nous présente saint Ignace d'une façon très vivante, comme un psychologue, un connaisseur de son temps, un contemplatif. L'octroi de larges faveurs, générales et particulières, aide la dévotion au grand Saint, bien moderne par là encore!...

Mardi 10. — Valises. Résultat des « Oraux »...

Mercredi 11. — Prix. Adieux.

François LIRON, *Rhétor A.*



Notre Triduum Eucharistique

Le lundi 8 janvier, le Père Turmel ouvre la série de ses instructions pour le Triduum Eucharistique. Matin et soir, pendant ces trois jours, tout sera fait pour nous mettre dans une atmosphère de plus grande ferveur, pour nous faire mieux comprendre les beautés de l'Eucharistie, qui doit tenir dans notre vie une si grande place.

L'Eucharistie, nous fut-il dit, c'est d'abord Dieu avec nous. Nous croyons à la Présence réelle du Christ au tabernacle, et c'est pour cela qu'une église est pour nous quelque chose de grand. Nous éprouvons alors plus de respect pour notre chapelle où tant de fois nous avons salué le Maître sans attention.

Mais notre religion, comme toutes les autres comporte un sacrifice. L'Eucharistie, c'est le Sacrifice Parfait: Jésus-Christ offrant à Dieu, son Père, la victime parfaite, Lui-Même. Chaque jour la Messe est célébrée pour adorer Dieu, et nous assistons à la consécration du pain et du vin, à l'immolation du Christ. Y pensons-nous chaque fois?

L'Eucharistie, c'est Dieu en nous par la Communion. Pas de messe sans communion. Aussi le prêtre au moins est-il obligé de communier à la messe. Il serait souhaitable que nous fassions tout ce qui dépend de nous pour communier, chaque fois que nous assistons à la messe, car nous devons soutenir notre âme avec le Pain spirituel, comme notre corps avec le pain matériel.

Dans la vie, la communion doit tenir une place importante. Elle est notre grand moyen de salut et de perfection. Communions souvent et avec ferveur pour avoir le courage de soutenir le combat, parce que, seuls, nous ne pouvons rien.

S. F.



« Knock ou le Triomphe de la Médecine »

aux Carmes, 18 Janvier



A 10 minutes de marche du Collège, sur le coin d'une petite place, à l'enseigne « La Celtique », une belle salle s'ouvre; c'est là, nous entrons, hâtifs, frileux, car nous sommes au 18 janvier, et il fait un temps de saison.

A l'intérieur, des dames défont des sacs de caramels, ouvrent des caisses de gâteaux encore tout chauds et reluisants.

Où serons-nous logés? — car la salle se compose de deux étages — en haut, en bas? Hésitations, fausses manœuvres; enfin nous voici installés, en haut, pas trop mal; la vue plonge,... et une casquette aussi, lâchant une main distraite.

Préludes : un cri aigu du violon, un grave soupir du violoncelle, qui s'accordent; un grand hebdomadaire sportif se déplie sur des genoux croisés; le rideau soulevé par un souffle d'air laisse entrevoir les acteurs, — l'un tourne avec fièvre les feuillets de son rôle...

Pan! pan! pan! La scène apparaît.

« Eh! regarde la limousine! »

« Non, c'est une torpédo. »

« Erreur! c'est le nouveau car de Bon-Secours! »

Elle pourrait l'être, en vérité, cette confortable auto du docteur Parpalaid. Ne contient-elle pas quatre voyageurs et un tas de valises? Et le moteur! — à toute épreuve,... quand il marche! C'est ce qu'explique l'ancien médecin de Saint-Maurice: on ne l'entend d'ailleurs pas bien, car de partout des exclamations partent: « Bien, Dillard! » — « Bravo François! ». Ces mots, c'est un frère qui a dû les prononcer!

Pendant que M. Parpalaid et sa digne épouse présentent au docteur Knock des vers inspirés par « les valions et retraites » de Saint-Maurice, Jean le chauffeur révisé les bougies, fait au carburateur une injection d'essence, tourne la manivelle... Une explosion,... deux,... trois! le moteur se décide; il semble pourtant faiblir : vite Jean se précipite, la tête la première, dans la voiture. Il ne peut atteindre l'accélérateur, et ses pieds font dans le vide des gestes de désespoir. Enfin il faut pousser la voiture pour la mettre en marche...

Le Docteur Knock est installé; par son ordre, le tambour de ville annonce: consultations gratuites le lundi jusqu'à 11 h. 30. Il en profite le premier: la gorge le chatouille, ou plutôt le gratouille... Le Professeur Bernard, ayant une minute de loisir pendant une récréation, accourt. Knock, doctement, lui expose ses théories: « L'homme bien portant est un malade qui s'ignore; un porteur, peut-être, des germes les plus terribles! »

Et les consultations se succèdent, et les ordonnances, bien faites pour démasquer la maladie: « Pendant huit jours un verre d'eau de Vichy toutes les deux heures, et, à la rigueur une moitié de biscuit matin et soir dans un doigt de lait; et si au bout de la semaine on ressent une faiblesse générale, plus d'hésitation: le traitement s'impose ».

Et se succèdent aussi les explications irréfutables: l'insomnie de dame Pons, demoiselle Lempoumas, est due à un trouble de la circulation intracérébrale: les artères du cerveau doivent être en tuyau de pipe. « Ou bien, insinue le docteur, votre substance grise est attaquée par la névroglie; représentez-vous un crabe, une araignée, qui vous suçotent et vous grignotent doucement la cervelle... ».

... Voici deux gars à la bonne grosse mine de joyeux buveurs; Knock ausculte le premier avec des appareils compliqués; puis il lui montre différents organes: sains, et atrophiés ou hypertrophiés par l'alcoolisme; le pauvre villageois devient timide, piteux; il a froid au dos!..

Trois mois après, l'hôtel Rémy à Saint-Maurice est transformé en hôpital. Le docteur Parpalaid y revient: pas une chambre libre. Knock le reçoit avec une affabilité teintée d'ironie, lui donne des chiffres sur les consultations et les traitements; tout cela avec un tel naturel, que dans la salle un élève de petite division s'ex-

clame: « Ce D., il « crâne » comme s'il en avait l'habitude! ».

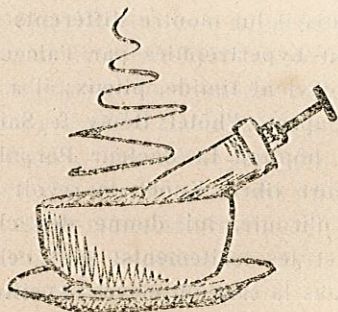
De fait, M. Parpalaid n'y comprend rien: passer de 10 consultations à 150, sauter de 0 traitement à 250, et ce, sans gendarmes ni troupes,... inexplicable! Knock s'exalte:

« Ah! la médecine, LA MEDECINE! Grâce à moi, elle a pénétré dans toutes les familles de Saint-Maurice. Les lumières pendant la nuit représentent la MEDECINE. Les cloches elles-mêmes sont la voix de la MEDECINE! Dans un moment, dix heures vont sonner: heure de la deuxième prise de température rectale; dans un moment, songez que 250 thermomètres à la fois... ».

« Mon cher confrère », interrompt Parpalaid... Il veut prouver son admiration à Knock en lui offrant son poste de Lyon, tandis que lui-même se contentera de nouveau de Saint-Maurice.

Knock annonce la nouvelle au pharmacien Mousquet, qui s'indigne; à Madame Rémy, qui en laisse tomber ses assiettes. Cet attachement donne à réfléchir au bon Parpalaid: il demande, lui aussi, ...une consultation.

J. NEDELEC, *Première A.*



La Loterie de la Saint-Vincent-de-Paul

Grâce aux dons délicats reçus de tant de personnes dévouées, la Conférence de Saint-Vincent de Paul organise une loterie au profit de ses pauvres. Depuis quelques jours, les lots sont exposés dans le grand parloir. Et c'est un va-et-vient sans fin: on entre et sort continuellement, en échangeant des paroles d'admiration: Quel superbe vase! Quelle jolie peinture! et quelle belle nappe brodée!... Quand tire-t-on les lots? — Dimanche prochain.

Et, de fait, le dimanche 21 janvier, après la grand'messe, les membres de la S.V.P., le Père de Geuser en tête, s'en vont chercher les tables du réfectoire et les alignent sous le préau. Et l'on dispose les lots avec le plus grand soin. Au milieu, le gros lot: une superbe table de chêne incrustée de nacre; de chaque côté s'étalent eaux-fortes, gravures et aquarelles, potiches et vases de cristal, cache-pots en cuivre repoussé, statues de bronze et de marbre blanc; sans oublier les jeux: boîtes de peinture, soldats de plomb et carabines, surtout un superbe avion de métal, qui attire les yeux des plus petits: ceux-ci le regardent avec envie et se le montrent du doigt.

Un, deux, trois. Silence! Silence absolu! Ramassez

votre langue, messieurs les babillards, on va procéder au tirage des lots. Les cœurs battent bien fort. Attention! on commence... A qui la bouteille de Champagne? A qui la corbeille de fleurs? A qui l'appareil photographique?... A plusieurs reprises les mêmes noms sortent: Cozanet, encore Cozanet, toujours Cozanet! Veinard, est-ce qu'il va tout rasfler?... Mais, qui gagnera l'avion, l'avion tant désiré? Un nom sort: Mlle Magueur. Eclat de rire,... sauf des petits neuvièmes qui se regardent ahuris: quoi!... Mlle Magueur, s'amuser avec un aéroplane!

Une boîte de poudre. Pour qui? — M. Mazurié. A leur tour les élèves de septième sont abasourdis: croyez-vous? M. Mazurié se poudrer! Scandale! Et s'il était là, comme il rougirait! Heureusement pour lui, il est absent!...

Cependant le Père Supérieur a des impatiences. Lui aussi voudrait bien gagner. Et depuis plus d'une demi-heure que dure la séance, il n'a pas encore entendu sortir son nom. Mais non, ne désespérez pas, mon Père, votre tour viendra bientôt... A qui la grande casserole en aluminium, marque déposée? — Au Père Supérieur! — Applaudissements frénétiques: le Père Supérieur a gagné une casserole! Et l'on continue. A qui la boîte de savon Cadum? Un nom sort: le Père Supérieur! Encore le Père Supérieur! Cette fois, le Révérend Père est visiblement ému. Aussi, allez dire maintenant, mon Père, allez dire que vous n'êtes pas gâté!...

Beaucoup d'autres encore le furent ce matin-là. Mais les plus heureux, — les plus intéressés aussi à l'entreprise, — furent nos amis les pauvres visités par les confrères de Saint-Vincent de Paul. Le chiffre d'affaires de la loterie leur mesurait, pour les semaines suivantes, quelques degrés de plus de bien-être.

GRO-LO.

LES VOLCANS Conférence de M. Courtet



Selon la tradition, nous avons eu cette année le plaisir d'applaudir M. Courtet. « La naissance, la vie et la mort des volcans » faisaient cette fois le sujet de sa conférence.

En un tableau vivement brossé, le conférencier nous retrace l'ensevelissement d'Herculanum et de Pompéi par les cendres du Vésuve, en 79 av. J.-C.; éruption terrible si l'on en croit le récit de Pline le Jeune.

Puis vient l'exposé de toutes les conjectures et superstitions dont les volcans furent l'objet: localisation par les anciens des gorges cyclopéennes dans l'Etna; le Stromboli étant la porte des enfers. Un peu plus tard, les volcans furent considérés comme des ouvertures pratiquées à la surface de la terre par les dieux infernaux pour livrer passage à leur fureur contre les humains. Enfin, comme pour tous les phénomènes, la science a essayé d'arracher leur secret à ces montagnes de feu. Diverses hypothèses furent émises: les volcans, durant un certain temps, furent assimilés à d'immenses cheminées laissant échapper les matières en ignition situées au centre de la terre. Cependant les géologues actuels croient avoir découvert la vérité sous une forme diffé-

rente. Avant de nous dévoiler le processus probable d'une éruption volcanique, M. Courtet décrit la naissance et l'évolution de nombreux volcans.

Il s'agit tout d'abord du Monte-Nuovo et du Jorulo, nés tous deux au Mexique en 1538 et 1579. La veille de la naissance du Monte-Nuovo on remarqua un retrait prononcé de la mer; et durant 48 heures d'éruption la lave construisit autour du cratère un cône de 800 mètres de base et 120 m. de hauteur.

Mais il y a également des volcans sous-marins, et le conférencier nous peint avec humour la déconfiture d'un Anglais trop pressé d'ajouter un territoire nouveau à l'Empire Britannique, et qui vit sombrer l'« île Julia » peu après y avoir planté son drapeau.

Au lieu de sortir d'une montagne, il peut se faire que la lave s'échappe, comme il arriva en Amérique, d'une grande fissure mesurant jusqu'à 2.000 kilomètres de long. Le plus souvent cependant, la lave édifie un cône qui peut atteindre une hauteur de 6.000 mètres.

Voilà donc ce que nous pouvons voir des volcans... Les travaux des géologues cherchant à expliquer l'activité de ces montagnes de feu, les ont conduit à cette hypothèse: les volcans seraient dus à la pression créée dans des poches de l'écorce terrestre, à l'intérieur desquelles règne une très haute température. Là, les roches et les matériaux qui forment le dessous de l'écorce terrestre se fondent, libérant les gaz qu'ils contiennent. Lorsque la pression de ces gaz devient suffisante, il se produit une poussée qui fait éclater les diverses couches de l'écorce terrestre pour finalement se déverser à la surface du globe. — Telle est l'hypothèse généralement admise; mais il est probable que la science ne dira jamais son dernier mot sur un tel sujet.

M. Courtet nous trace ensuite la carte volcanique du

globe où les volcans sont disposés en lignes pointillées le long des grandes cassures de l'écorce terrestre: cercle de feu du Pacifique, volcans du Caucase, jusqu'aux volcans de Bretagne; ces derniers, fort heureusement bien morts. Ils n'ont d'ailleurs jamais fait de mal à qui que ce soit, leur activité s'étant donnée libre cours à un moment où leurs pentes étaient encore désertes. Il n'en a malheureusement pas été ainsi de tous. L'Histoire a enregistré des éruptions soudaines comme celle du Vésuve qui, avant son réveil lors de l'ensevelissement de Pompéï, était resté longtemps endormi.

Cette conférence, fort intéressante, nous donna des volcans une idée précise et pratique: il y a ceux qu'il convient de craindre et ceux qui se laissent escalader sans colère.

Des projections illustrèrent le récit du conférencier; et un film impressionnant fit défiler devant nos yeux les diverses phases d'une éruption de l'Etna. La population fuyant le fleuve de laves incandescentes, la destruction par ce torrent dévastateur de villages entiers, les projections à d'énormes hauteurs de roches immenses, et enfin le contraste entre cette vision d'Apocalypse et les beaux paysages fleuris de Sicile.

Il serait injuste de passer sous silence le brio avec lequel les opérateurs accomplirent leur tâche obscure. Ce fut l'occasion pour quelques privilégiés de recevoir une leçon de « Mécanique » de la part de certain professeur de Mathématiques aux prises avec les difficultés de l'appareillage moderne.

YVES PRUCHE, Math.-Elém.

EXCURSION à MORGAT

Nous voici au 8 mars, jeudi, 7 heures du matin. C'est jour de sortie, et ce le sera, même pour le petit noyau des « fidèles au poste ». Parmi eux, la perspective d'une traversée épanouit tous les visages.

Mais hâtons-nous! Voici justement le P. Le Carre qui traverse la cour, nanti d'une énorme valise, et malgré notre tout récent petit déjeuner, nous nous délectons à la pensée du pantagruélique festin qui nous est promis.

Une douzaine de Bon-Secouriens descendent les marches du Cours d'Ajot, et prennent place à bord du « Crozon ». Un coup de sifflet, et le navire doublant les jetées remplit tout le monde d'une joie égale: la joie de voir disparaître Brest dans le brouillard, et d'apercevoir là-bas le débarcadère du Fret qui vient vers nous.

Le Fret! tout le monde descend! — Grand conciliabule: allons-nous dépenser 3 francs d'autocar, ou 3 francs de « train 11 » pour franchir les 7 km. qui nous séparent de Crozon? En vrais sportifs nous optons pour la seconde solution. En avant! la monteras-tu la côte...? Mais oui, tous la montent, et c'est dans la fraîcheur du matin que nous arrivons en vue de Crozon.

Une visite à l'église: nous admirons les naïves sculptures moyenâgeuses qui forment le rétable d'un autel; puis nous repartons pour Morgat. Il est 9 h. 30. A un tournant de la route apparaît la baie de Morgat, saluée avec enthousiasme. Mais il faut penser au déjeuner; quelques volontaires, partis en avant, reviennent chargés de pain, de marmites,... et sans avoir oublié un nombre respectable de bouteilles de ce bon vin de France.

Quant au choix d'un lieu favorable à un déjeuner en plein air, nous consultons un brave pêcheur, qui profite de l'occasion pour nous détailler complaisamment la construction d'une petite barque; sur son avis, nous faisons choix d'une gentille crique au pied de la falaise. Les bouteilles sont mises à l'abri dans les anfractuosités du rocher; là, quelques dévoués, confortablement allongés, se chargèrent de la délicate mission de garder les provisions; les autres montèrent ramasser du bois pour le feu...

... Bientôt, — ah! quelle noce! — du pâté, du jambon, de la viande, du beurre, des sandwiches, du pain-perdu, des gâteaux, du vin, du thé, des cigarettes, etc... Mais toutes ces bonnes choses ont une fin, et pour notre malheur, maintenant, d'autres choses ont un commencement: la pluie par exemple. Puisqu'il faut être mouillés, mieux valait l'être sur la route que sur le bord de l'eau! En route!

Nous revoyons Crozon, et allons nous réfugier dans sa gare, en attendant le rapide Crozon-Le Fret, qui passera dans une heure. Pour tuer le temps nous nous mettons à lire les affiches placardées à l'intérieur de la gare. J'étais en train d'étudier l'extrait de la loi du 17 avril 18., qui fixait les excès de vitesse à 30 km., quand, heureuse, providentielle diversion, M. et Mme Bouillonnet nous invitent à venir passer chez eux l'heure qui nous reste. Cris de joie, d'enthousiasme! Notre bande fait irruption

dans la maison; après maintes parties de ping-foot mouvementées, un savoureux goûter arrosé d'un cidre bien breton, compléta et fit apprécier au plus haut point cette aimable hospitalité.

Ce second déjeuner à son tour fini, nous gagnâmes la gare, où un mignon petit tortillard nous attendait, et n'attendait que nous, pour partir. Au bout d'une demi-heure nous étions au Fret; vers 6 heures nous retrouvions le vieux port de commerce de Brest.

« Et vers le vieux collège, où tous, petits et grands,
Allaient recommencer le devoir qu'on oublie,
L'on voyait se hâter élèves, surveillants,
Grognons, ne disant mot, trainards aux bras ballants,
Tous regrettant d'aller dans l'étude assombrie,
Finir un si beau jour sur un thème assommant. »

(F. DILLARD.)

FR. LIRON,
Rhét. A.



Heure Sainte de l'Eglise Saint-Louis

Dimanche 11 Mars. — Aujourd'hui à l'église Saint-Louis une délégation du collège va prendre part à l'Heure Sainte. La vaste nef, quand nous entrons, est déjà pleine d'une foule d'adorateurs fervents, venus témoigner à Notre-Seigneur leur amour respectueux.

Quelques minutes de prière en silence; puis le P. Prédicateur monte en chaire et nous entretient de l'institution de l'Eucharistie: sur le point de consommer l'œuvre de la Rédemption, Jésus ne veut pas nous laisser seuls. Il institue l'Eucharistie, gage d'amour, destinée à nous fortifier dans nos défaillances, à nous consoler dans nos peines, à nous soutenir dans toutes les situations de la vie terrestre. Devant de telles preuves de bonté, nous devons vaincre notre ingratitude et rendre au divin Maître amour pour amour.

Cette belle instruction est suivie d'une procession à travers l'église. Quand le Saint-Sacrement passe devant les fonts baptismaux, les confessionnaux, la table sainte, le prédicateur, auquel la foule s'unit de cœur, remercie le Seigneur de nous avoir laissé, dans le baptême et la pénitence, des moyens de nous purifier, dans l'Eucharistie, l'aliment de notre âme.

Puis il appela les bénédictions de Dieu sur le Curé et les Vicaires de la Paroisse, sur tous ceux qui les aident de façon ou d'autre; il les implore aussi pour les enfants et les jeunes gens, objets de grandes espérances, pour les parents, pour les vieillards qui n'ont plus ici-bas que l'espoir d'une vie meilleure, pour tous les membres de la Paroisse, quels que soient leur état et leurs opinions.

Enfin sa voix s'élève une dernière fois pour demander à Dieu le pardon de nos négligences; après lui, tous, prêtres et fidèles répètent: « Pardon, mon Dieu, pardon! » Et lors du Salut solennel qui suivit, en s'inclinant sous la bénédiction divine, chacun sent bien que le pardon imploré est descendu sur lui, purifiant et apaisant.

P. GELEBART.



Chez les Petites Sœurs



IMPRESSIONS

23 Avril, Midi et demi. — Une ruelle, une autre petite ruelle, et encore une ruelle; nous voici arrivés. Une fenêtre s'ouvre dans la façade grise du bâtiment, et trois petites figures ridées nous contemplent avec satisfaction, animant à peine l'austérité de la pierre. Un coup de sonnette a le pouvoir magique d'ouvrir la porte. Voyant là une invitation à entrer, nous pénétrons en trombe, ôtant poliment nos couvre-chefs sous les regards charmés d'une petite sœur, que mon voisin reconnaît, et nomme: Sœur Gudule. Un *Ave Maria* rapide à la grande chapelle précède notre entrée dans la salle du festin, où nous sommes reçus avec des bravos. Figurez-vous, autour d'une dizaine de tables, une assemblée de vieillards, aux yeux songeurs où nous lisons de la curiosité, et peut-être aussi quelque méfiance touchant notre adresse de garçons serveurs. Mais faisons nos preuves, et, à défaut d'adresse, de l'entrain et du cœur!

Ceints d'un tablier immaculé qui bat les chevilles des plus petits et descend à peine aux genoux des plus grands, nous nous répartissons en escouades, selon les instructions du P. de Geuser. Sous les ordres du général

Le Goff, je me dirige, entouré d'une vaillante cohorte, vers l'infirmerie des femmes. Ici le spectacle est évidemment plus modeste. Une vingtaine seulement de bonnes vieilles attendent nos services. Sur notre passage, les têtes branlent avec satisfaction, et l'on entend le grincement des couteaux et le choc des verres qu'agitent des mains séniles, tandis que court un long murmure. Il faut aller chercher la soupe. Je m'y précipite, et arrive bon premier malgré une chute inévitable dans l'escalier, dont l'encaustique des sœurs a fait une glissoire pleine d'embûches. Je jette un coup d'œil admiratif vers le fourneau, citadelle énorme et carrée, qui s'élève au milieu de la cuisine, et je repars, serrant sur mon cœur la marmite, espoir de vingt estomacs affamés. Déjà se tendent vingt assiettes au bout de vingt bras, se heurtant avec des bruits variés. Il faut servir à droite, à gauche, devant et derrière, et les assiettes se multiplient au bout des bras impatients.

Pendant ce temps, d'autres hardis explorateurs des cuisines rapportent le pâté, un pâté succulent. J'en dispose trois morceaux sur une assiette et me dirige vers le dortoir. Au milieu du fouillis neigeux d'oreillers et de couvertures apparaissent çà et là, pâlies encore par des bonnets tuyautés, se distinguant à peine sur la blancheur des draps, quelques figures amaigries. Je vais d'un lit à l'autre, offrant mes services. L'une des malades me regarde longuement, et me fait un bon sourire en hochant la tête négativement. Une autre, sans me faire l'honneur d'un regard, envoie promener d'un revers de main l'assiette que je lui tends, et l'unique dent jaune qui branle entre ses lèvres indique un mécontentement peu rassurant. Craignant un nouveau horizon, je ramasse avec prudence les morceaux épars, et je m'éloigne; l'autre petite vieille me sourit toujours. Mes services ici paraissent donc superflus.

Profitions-en pour explorer d'autres quartiers. Je vais descendre, mais une bonne grand-mère me barre la route dans l'escalier. Paisiblement elle monte en me regardant, puis soupire : « Ah! c'est beau, la jeunesse! » — La jeunesse, oui... Mais en bas, une autre « jeunesse », — neuf ans, — vient de faire un malheur; un fracas affreux me fait accourir, et voici : un infortuné bambin, atterré, les mains écartées, contemple le sol où gisent les mille débris d'une tasse! Je cours à lui, l'admoneste... à la manière forte pour que la leçon porte mieux, et l'aide à balayer son méfait...

Je pousse jusqu'au réfectoire des petits vieux; pareille ardeur à la besogne de ce côté : on voit les plats de rôti s'engouffrer, emplis jusqu'au bord, entre deux rangées de convives, et ressortir vidés jusqu'à la dernière miette. Les braves gens y mettent un zèle et une activité qui font plaisir. Le P. de Geuser a fait de ce lieu son quartier général; il se multiplie, apostrophe « grand-père » par-ci, « grand-père » par-là, le tout au milieu d'un joyeux tumulte de voix et de fourchettes... Mais voilà qu'il me lance un regard sévère, et je cours regagner mon poste; ce qui ne m'empêche pas, en passant, d'observer le réfectoire des femmes, où Jeanneau, à demi plongeant dans un bassin de purée, en extrait des louchées énormes qu'il distribue à la ronde avec libéralité.

On passe au service du café; tremblant d'affronter mon irascible malade, j'en confie le soin à un moins timide, qui va d'un pas allègre au danger; je m'adresse à une autre, qui aime, paraît-il, faire de petites cuisines : il faut mettre du café dans son verre, un doigt de café dans sa tasse, et un soupçon de café dans sa soucoupe, sans oublier d'humecter au passage ses deux morceaux de sucre.

Enfin arrive la distribution générale de tabac à priser ou à fumer, et de petites douceurs qui vont clore agréa-

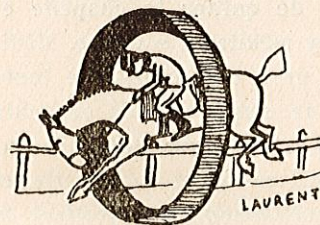
blement le festin, et nous passons à la partie artistique du programme.

Nous voici, munis d'un bout de papier, groupés dans le réfectoire des petits vieux. Ils font silence, anxieux, dans l'attente de ce qui va se passer. Alors la voix harmonieuse et sonore de Lafforest entonne « Les trois Mouchoirs de Cholet », aussitôt suivie d'un ouragan de voix : chacun est jaloux de se faire entendre. Tel qui hurle plus haut que les autres s'aperçoit soudain qu'il est largement en avance, s'arrête, reprend bien en retard, et galope éperdument après les confrères. Tel autre sue à grosses gouttes pour se montrer à la hauteur, se trompe de chanson, et vient beugler le « Petit Grégoire » au milieu du couplet le plus touchant et le plus navrant des « Mouchoirs de Cholet ». — Ça ne fait rien ! les applaudissements ne nous sont pas ménagés ; un peu plus on crierait « bis ». Pour ne pas faire de jaloux, au réfectoire des femmes nous allons nous surpasser dans l'exécution des mêmes morceaux. — Même succès, par où s'achève notre rôle, et prennent fin nos importantes fonctions. La bande alors se répand dans les jardins.

Là les appareils de photo sortent de toutes les poches. On se groupe, on rit, on se bat, et les photographes amateurs sont à leur affaire. Le P. de Geuser qui aime fort les vieillards cherche des yeux un sujet digne d'une pellicule. Enfin il jette son dévolu sur quelques braves petits vieux qui se laissent faire sans résistance. Clic ! Et voilà !... Mais l'heure est l'heure, et la discipline du Collège exige que l'on y soit exact. La troupe se reforme, la porte s'ouvre, et... adieu petites sœurs, bons vieux et bonnes vieilles, vaisselles et déjeuners, photos et jardins... mais on reviendra !

F. DILLARD.

TROIS JOURS DE RETRAITE



U allaient-ils donc les onze Bon-Secouriens qui, le 24 avril, à 5 heures du soir, débarquaient en gare de Quimper ? Que venaient-ils faire en cette bonne ville ? Ce qu'ils venaient faire ?

Une retraite, mais une véritable retraite, cloîtrés pendant trois jours ; trois jours d'isolement et de silence. Cette pensée leur causait bien un peu d'effroi, et, pourtant, ils devisaient gaiement en se dirigeant vers Roz-Avel.

A l'arrivée, surprise de trouver non un cloître austère, mais une grande maison blanche, claire et riante sous les derniers rayons du soleil. A l'entour, un immense parc égayé de mimosas en fleur et de lauriers en bouton. A l'intérieur, des chambres — nos chambres — propres et agréables, d'où la vue s'étendait au loin, ravie : ici c'était un bosquet vert, là-bas un village encaissé dans un vallon, plus loin un calvaire gigantesque encadré de deux grands sapins.

Pour le premier soir, il y eut « Deo Gratias » au sou-

per. Les retraits firent la connaissance de leur prédicateur, le Père Panici, et, le lendemain matin, ils entendirent la première instruction. Le Père leur parla de l'importance de ce recueillement de trois jours, le dernier, sans doute, avant la fin de leurs études. Ils allaient bientôt commencer une vie nouvelle, assez différente de celle qu'ils avaient vécue jusqu'ici. Il était prudent de réfléchir devant Dieu et de prier avant d'entrer dans la carrière à laquelle ils se destinaient. Cet appel à la méditation et à la prière était leur intérêt véritable, ils le comprenaient, et les entretiens du Père Prédicateur furent écoutés avec une attention soutenue.

Après l'instruction, chacun de quitter la chapelle et de regagner sa chambre pour y méditer à son aise. Méditer, le mot peut paraître lui aussi d'une austérité toute monastique. Et pourtant, il ne s'agit que de réfléchir sérieusement, mais doucement, en paix, aux questions qui se posent d'elles-mêmes pendant ces jours de retraite, et cela, dans l'ambiance de recueillement qu'entretient la prière.

Ces questions, problèmes d'avenir surtout, sont différentes avec chacun, mais les instructions entendues aident à les élucider. — Rien de plus ordinaire pour une retraite que de vous mettre en face de Dieu, de faire sentir le regard de Dieu posé sur chaque vie; ce fut le trait dominant de celle-ci de nous faire regarder toutes choses, spécialement notre avenir, de ce point de vue divin; divin et chrétien: le dernier jour fut tout occupé de la pensée de Notre Seigneur; c'était comme un contact renouvelé avec le Maître, et qui ne cesserait pas avec la retraite.

Pourquoi ne pas ajouter aussi que la nature, la belle nature contemplée de nos fenêtres, large ouvertes, nous aidait à sa manière. De l'avis de tous, elles étaient délicieuses ces méditations en face du jardin et des champs

inondés de soleil et où pas un souffle, pas un murmure ne troublait la tranquillité des choses.

D'ailleurs, si les trois jours de retraite furent des jours de recueillement, il y eut aussi des moments de détente où les jeunes retraits prirent à leur aise leurs ébats sur les vertes pelouses du parc.

Le dernier jour fut marqué par le passage parmi nous de notre Père Recteur. Le lendemain, non sans quelque mélancolie, nous quittons Roz-Avel, reposés physiquement et surtout l'âme refaite, retrempée, et mieux préparée pour la vie. Un souvenir heureux s'attachera toujours pour nous désormais à cette maison de Roz-Avel.

G. J.



Première Communion à Bon-Secours, 10 Mai 1934

Racontée par les enfants



RETRAITE.

L'entrée en retraite (7 mai). — « C'est aujourd'hui que commence notre retraite... A 8 h. 1/4 tous les élèves sont dans la cour, gais et frétilants comme de jolis petits oiseaux éveillés. Tout le monde s'amuse... Un coup de sifflet du P. Turmel indique notre entrée à la chapelle; tout le monde est sur les rangs; encore quelques mots pour rire, puis silence complet, et les retrainants entrent dans la jolie chapelle... »

Impressions de retraite. — « Nous sommes tous très contents de ne plus penser aux devoirs... »

« Le Prédicateur (M. l'abbé Kermanach, aumônier de Jeanne d'Arc), nous prêche très bien; les plus intéressés s'occupent en écoutant les bons conseils, d'autres... parlent à leurs camarades quelques petits mots... La journée se termine par un salut du Saint-Sacrement. Le soir, vers 6 heures, les pensionnaires rentrent en étude, où ils rêvent sur un livre de piété qu'un Père charitable leur a prêté... »

« Nous avons suivi une retraite très intéressante qui dura trois jours, pleins d'obéissances, de prières et de bonnes choses...; Jean avait l'air très recueilli; à quoi pensait-il? A sa confession, à sa première Communion solennelle, à la joie de recevoir son ami Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son cœur; nous ne le savions pas!.. »

Veille au soir. — « Demain je ferai ma Première Communion! chic alors! quel veinard je suis; et dire que les petits nègres du fond de l'Afrique ne la font pas toujours. Oh! comme cela serait beau, si je vais dans les missions pour faire connaître le bon Dieu à ces braves petits, pour faire des petits saints de plus à Jésus-Christ qui est mort pour expier nos péchés; demain quand Jésus sera dans mon cœur, je lui demanderai d'être missionnaire pour sauver beaucoup de petits nègres et de petits Chinois. »

... ..

LE GRAND JOUR.

Eveil. — « Ding ding dong! mon réveil sonne, c'est-à-dire qu'il est 6 heures. Je me dis : Enfin voilà le jour tant désiré qui arrive, c'est le jour de ma Première Communion solennelle... »

« Je me lève, je ne pense qu'à préparer mon cœur pour recevoir Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vivement je vais embrasser ma mère, je m'habille du plus beau habit que j'ai revêtu jusqu'alors; je me lave bien vite et beaucoup mieux qu'à l'ordinaire, car il faut que non seulement mon cœur soit préparé, mais il le faut aussi pour mon corps... Avec Papa et Maman je me dirige vers la chapelle du Collège. A l'entrée, le P. de Geuser conduit mes parents à une place désignée d'après ma place

d'examen (de catéchisme). Je vais de mon côté en classe de 6^e avec mes camarades. »

Messe. — « Le P. Turmel arrive, nous range par ordre des places d'examen, nous distribue des cierges, et nous sortons de la salle en chantant; nous entrons dans la chapelle drapée de velours rouge comme dans un manteau, illuminée et pleine de monde parent des Communians... »

« ... Puis nous assistons à la messe, dite par le R. P. Recteur, pendant laquelle le chœur chante de très beaux cantiques.. »

« Avant la communion, M. l'abbé Kermanach, nous dit qu'en renouvelant nos promesses du baptême... nous allons faire tout-à-l'heure le plus grand serment de notre vie... et qu'il ne faudra jamais faillir à notre devoir de Chrétiens... » « et après le sermon nous jurons, en étendant le bras, d'être fidèles à Jésus-Christ... »

« Recueillis, les yeux baissés, nous nous approchons deux à deux de la sainte Table, et recevons Notre-Seigneur dans notre cœur préparé... » « ensuite... on revient à sa place, et on parle avec Jésus. » « ... Oh! comme je suis heureux! c'est le plus beau moment de ma vie. Après la réception de l'hostie, pendant que mon cœur est habité, je ne me sens plus le même; je me vois un homme, je dois entrer dans la vie vraiment chrétienne; hier, je n'étais qu'un chrétien, aujourd'hui je suis un vrai chrétien. Je viens de renouveler mes vœux du baptême en prêtant serment devant mon Sauveur crucifié... Je vais à ma place et, la tête dans mes mains, je remercie Dieu de ses grâces et je lui en demande d'autres. Je le regarde portant sa croix, arrivant au Calvaire, et en croix, les clous dans les mains... »

« Puis c'est la communion des parents... puis les parents regagnent leur place et tout redevient calme,

sauf les paroles des servants et celles du Prêtre (!)... La sainte Messe se termina rapidement; les communians sortirent d'abord, puis les parents et tout le monde. Sortis, les Communians se parlaient, se donnaient des images et se montraient leurs cadeaux. »

Déjeuner de fête en famille. — « Oh surprise! la table ornée de fleurs et de belles assiettes; au milieu de la table qu'y a-t-il? Eh bien! je suis là, en sucre, sur un énorme gâteau; c'est moi en sucre. Je n'en reviens pas!.. Les plats succèdent aux plats, et les vins aux vins... Mais je suis modéré, car je ne dois pas trop boire aujourd'hui, jour de ma communion... »

Salut. — « A 4 heures (de nouveau) la classe de 6^e était remplie de Premiers Communians... Le P. de Geuser nous a appelés, et nous a tous photographiés... »

« Puis Salut, auquel on assiste attentivement, en regardant le tabernacle, comme pour voir Jésus... » — « M. l'abbé Kermanach nous parle de la Sainte Vierge notre Mère du Ciel. Il nous dit, ce qui est bien vrai, que c'est par Elle que nous avons toutes les grâces. Après ce discours plein de vérité... Philippe Ausseur fait au nom de tous la consécration à la Sainte Vierge...; puis nous assistons au Salut solennel, et sortons; dans la classe de 6^e le P. Préfet nous donne un souvenir de ce grand jour passé... »

.....

LENDEMAIN.

« Le lendemain nous allons au Carmel de St-Marc. Nous entendons la messe et recevons le Scapulaire; après le petit déjeuner nous allons voir les

Carmélites derrière un grillage, et elles nous donnent beaucoup d'images. »

DERNIERES CONFIDENCES.

« Oh ! tu ne peux pas te figurer ce que j'ai ressenti hier. Je me suis senti rempli de lumière et, en songe, je voyais la Sainte Vierge qui portait le petit Jésus qui me souriait. Oh ! que je suis content de l'avoir reçu. Mais j'aurais été plus content si je n'avais pas été (tant) choyé par tout le monde ! »

CLASSE DE CINQUIEME.



FÊTE ET PROMENADE DE CONGRÉGATION



Jeudi 31 Mai.

Sept heures. Tous les congréganistes sont rassemblés avec leur Père Directeur, au bas de la rue Colbert, attendant le car; le voici: c'est un « Rochet-Schneider » sur lequel un beau soleil levant darde ses rayons; on embarque. — Cinq minutes après nous avons monté la rue Jean-Jaurès. Le garage Citroën, Gouesnou, puis Plabennec nous voient successivement passer à bonne allure. Bientôt pointe dans le lointain un clocher effilé: Le Folgoët.

C'est là que nous assistons à la messe; après l'évangile, M. le Recteur nous dit quelques mots sur la Sainte Vierge. A la communion, plusieurs de nos camarades font leur consécration à la Très Sainte Vierge. Au salut du Très Saint Sacrement, les approbanistes prononcent leur acte et les autres congréganistes renouvellent leur consécration.

La partie essentielle de la journée prend ainsi fin et, à 9 heures, nous allons faire honneur à notre petit déjeuner.

Un quart d'heure après, rassemblement au pied du

calvaire, autour de M. le Recteur qui nous montre les merveilles du Folgoët. Nous admirons le calvaire, puis la fameuse chapelle du xv^e siècle; autels, jubé, colonnades, tout est en granit noir de Kersanton. L'autel principal est un chef-d'œuvre d'architecture: d'un seul bloc, il a quatre mètres cinquante de long sur deux mètres cinquante de large; selon l'expression de M. le Recteur, c'est de la « dentelle de pierre ». Certes, ce sanctuaire si vénéré est digne de la Mère du Sauveur! A ces merveilles, ajoutez une œuvre d'art moderne: une statue de sainte Thérèse de Lisieux, sculptée par M. l'abbé Quentel, notre professeur d'histoire; nous la saluons d'une petite prière avant de sortir.

M. le Recteur nous fait ensuite visiter son presbytère où nous remarquons surtout: la très belle Vierge, les armoiries de vieilles familles bretonnes, la chambre où couchait Anne de Bretagne quand elle venait au Folgoët. Il nous aurait montré encore bien des choses mais l'heure avançait et il fallut partir.

Toujours en car, nous traversons Lesneven, Tréfléz, Plouescat; ici, courte halte: juste le temps de prendre du pain et de la limonade; cinq minutes après nous arrivons au terme prévu du voyage, Porsguen: jolie plage de sable fin, joli port de pêche sur les eaux duquel se balancent quelques petits bateaux. A la descente de l'auto nous nous dirigeons vers une villa qu'un aimable camarade, Jacques Le Coniac, a mis à notre disposition. Nous y déposons vêtements et vivres et gagnons la plage. Une heure plus tard plusieurs d'entre nous prenaient un bain, le premier de l'année.

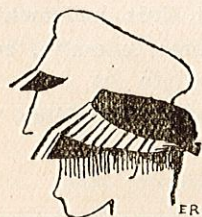
Enfin voici midi. Rien de tel qu'un bain pour creuser l'appétit. Le déjeuner fut trouvé excellent; le Père Econome nous avait gâtés. Après déjeuner, le P. de Geuser nous lit une parodie d'« Andromaque ». Puis, dispersion de la bande: quelques acharnés en profitent pour

faire un petit bridge... qui dura deux heures. A 4 heures, second bain, puis goûter.

Malheureusement, la soirée s'avance, et il faut partir. Tout rangé, empaqueté, nous montons dans le car et c'est le retour. A mi-chemin nous récitons un chapelet pour remercier la Très Sainte Vierge de cette belle journée. A sept heures, le car, lentement, très lentement, s'arrête. Et nous nous retrouvons, comme le matin, au bas de la rue Colbert...

J. BOUILLONNEC, Troisième.





« Gestes » de la Croisade Eucharistique

à B.-S.

Sous la paternelle direction du P. Turmel, les Croisés de l'Eucharistie s'entraînent à être de vrais amis et de petits apôtres de Jésus. Ils y sont encouragés chaque semaine dans plusieurs réunions. A la messe du Jeudi matin ils prient et chantent avec ardeur. Le 31 mai, fête du Saint-Sacrement, cette messe, très solennelle, célébrée par le R. P. Recteur, vit la consécration de plusieurs nouveaux croisés. L'après-midi, excursion apostolique sous forme d'une visite fraternelle aux petits orphelins de Ponchelet. Deux des acteurs de cette fête nous en ont conservé le souvenir dans les lignes qu'on va lire.

Fête à l'asile Ponchelet

Depuis déjà quelques jours, dans la cour du collège avant la classe, les croisés, des paquets volumineux sous le bras, et la bourse gonflée, passent affairés, et se précipitent dans une chambre. Qu'y a-t-il donc ? Où vont-ils ?

Ils vont tous chez le P. directeur de la Croisade lui porter des jeux et de l'argent, et de là ressortent radieux, avec de grosses liasses de papiers sur lesquels est écrit le mot « Cénodabos », qui signifie : « C. E. de N.-D. de Bon-Secours ». Ces billets serviront à acheter pour les enfants ce qui leur plaira. Tous les croisés apportent ainsi tout ce qu'ils possèdent et qui ne leur est pas indispensable, dans la joie de faire plaisir à des enfants qui ne sont pas aussi favorisés qu'eux. Le jeudi matin, ils sont là, après la messe de croisade, et avec ardeur travaillent à envelopper dans des papiers, pour la pêche à la ligne, tous les jouets donnés. Le tas grossit, et bientôt les paquets débordent de 2 caisses aux vastes dimensions.

A 2 h. 30, la bande joyeuse se met en branle, et à 3 heures arrive dans une cour où jouent une cinquantaine de petits enfants. Pendant qu'ils font un brin de toilette dans leur dortoir, les croisés préparent les jeux. Puis tout est prêt quand les enfants redescendent. Ils se précipitent dans la cour. Tous veulent pêcher en même temps, et se bousculent tellement qu'ils reçoivent l'homme dans la figure ; si bien qu'on est forcé d'abandonner les lignes et de faire pêcher à la main. Tous veulent se rafraîchir et goûter, tous veulent jouer aux canettes, et enfin tous veulent avoir des jeux et participer à la loterie ; ils vont et viennent d'un comptoir à l'autre, et en très peu de temps ont les bras chargés de bonbons, jeux, billes, petits pains et brioches. L'arrivée d'une seconde bande partie plus tard donne plus d'entrain aux réjouissances.

Après la fête foraine vint la fête artistique ; les chanteurs donnèrent un joli concert de chansons : « Martin prend sa serpe », « Si Jésus revenait au monde », « Le bon Jésus s'habille en pauvre », « Bonsoir les amis, bonsoir »... Ces chants servaient à encadrer une

gentille petite pièce pas bien longue, pas bien compliquée, mais tout-à-fait du goût de tout le monde; j'en suis sûr, les deux personnages, deux élèves de 6^e et de 8^e, auront été aussi admirés de leurs camarades que des petits orphelins de l'asile. Ils étaient naturellement très comiques, puisque le titre était « Comme Papa », et que les acteurs imitaient de leur mieux leur papa, médecin, en consultation, en y mêlant bien entendu quelques bêtises. Ils n'étaient sûrement pas de grands acteurs et ils ne gardaient pas beaucoup leur sérieux, mais cela n'était pas nécessaire au succès de la pièce; tout le monde voulait être maître du jeu: c'est pourquoi il s'engagea une petite dispute, et la pièce continua toujours aussi gaie. Aussi devons-nous remercier les « joueurs » d'avoir amusé les petits orphelins de notre part.

Mais tout a une fin, et après la pièce et les chants les visiteurs partirent, radieux d'avoir fait plaisir à des enfants et contents de leur bonne journée, et les visités ne sachant comment témoigner leur joie et leur reconnaissance.

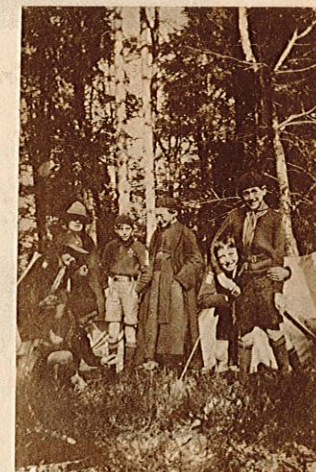
H. DELALANDE et H. JAOUEN.



Cl. Mazurié.

Une Messe

SCOUTS



Cl. Bothorel.

La Roche - Pâques 33.



Cl. Bothorel.

Au petit Sperno : le feu !

AU CAMP



Cl. Mazurié.

A St-Paul hors-les-murs.



Cl. Bothorel.



Cl. Mazurié.

Maison Romaine.



Cl. Mazurié.

Pompéi.

R
O
M
E

Congrès de Douarnenez — 14 Juin

Le 14 Juin, un congrès de Croisade Eucharistique groupait à Douarnenez 3.000 Croisés; 40 des nôtres y étaient. Nous regrettons de ne pouvoir donner in-extenso les récits de nos jeunes chroniqueurs, comme « le voyage en car, au chant du cantique de l'offrande, et par une si jolie route : à Landévennec on voit la rivière avec ses rives boisées et le bourg caché sous les arbres, et au fond, dans une crique, les vieux bateaux ».

Puis la séance du matin, où « le P. Turmel nous expliqua ce qu'est la fête de la Reconnaissance, pourquoi nous sommes venus ici, pour remercier Dieu des grâces qu'il nous a faites, et spécialement de la Rédemption qui nous a donné une vie nouvelle ». Et quant aux moyens de remercier: « la communion, qui sauve tant d'âmes, et le sacrifice, petit, faible en apparence, mais qui cache parfois une pointe d'héroïsme... ».

Vint ensuite le déjeuner, « très gai, surtout avec le combat de noyaux de cerises au dessert... ».

L'après-midi, procession présidée par Mgr Cogneau, au milieu d'une foule qui « bordait la rue, avide de voir tant de croisés chanter de jolis cantiques en reconnaissance à leur Dieu ».

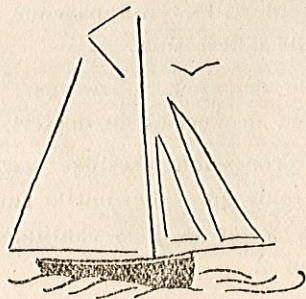
Enfin, délicieux bain qui compléta la journée : « l'eau

était très bonne, presque tous savaient nager, et il y avait un rocher d'où l'on pouvait plonger à la grande joie de tous ».

J. L. — M. C. — F. G. — L. B. — R. de V.

La Croisade en Neuvième

« le père nous apren a chanté des canti il nous a apri a chanté notre pe et je vou salu marie il nous a apri aussi a chanté lofrante de la journée et quel damage martin et les canard il von il von a petit pa cain cain (= cahin caha) il von a petit pas ver le trépa et puis iou ious chanté les bijou epui jésus qui pour nous soufre et meurs le per turmel nous a conduit aux sinema on a apri benisoi le nom de jésus beni notre croisade lofrante de la messe lououet soi a tout instan jésu au sins-acrement bis. par repes (respect pour) la saint evengil le père nous mene a la chapel on chante un petit chant et pui on sanva on a été a ponchelé avec lui »



Les P. P. CROIZIER & SAINTE-MARIE à Brest

Lors d'une semaine de Causeries Sociales données à Brest par les P. P. Croizier et Sainte-Marie, le collège eut sa part; le collège, ou du moins la 1^{re} Division. Ce fut le Vendredi 1^{er} juin, dans la grande Etude. Le R. P. Recteur nous présenta le conférencier: le P. Croizier, de l'Action Populaire, auteur du livre intitulé « Pour faire l'Avenir ». Puis celui-ci nous entretint de notre tâche ici-bas, dans une causerie dont voici les grandes lignes :

Nous sommes à l'âge où l'on commence à songer sérieusement à l'avenir. Il nous faut recourir à Dieu et penser :

— à ce que nous avons reçu: biens de tous genres, un foyer, milieu de tendresse et de douceur, des parents qui nous aiment, des maîtres qui nous élèvent, des affections, des récompenses, des grâces particulières, etc...

— à ce que nous aurions pu recevoir si nous étions placés dans des milieux moins chrétiens ou moins aisés que les nôtres et combien alors nous serions moins heureux.

— à ce que nous devons rendre: nous avons une responsabilité. Car, pourquoi tous ces dons de Dieu? Tout avoir crée un devoir et le péché le plus grave serait le

péché d'omission. L'Evangile nous le montre bien dans les paraboles du Mauvais Riche, et des Cinq Talents, dans la prédiction du Jugement Dernier : Dieu y rejettera ceux qui auront vécu en égoïstes.

La religion ne doit pas être un simple formalisme. Il nous faut, sur la terre, remplir notre tâche. Il ne s'agit pas ici du métier lui-même que nous prendrons, mais de l'orientation chrétienne de nos pensées et de notre activité.

Pratiquement nous avons deux obligations : nous instruire et agir.

— Nous instruire : de l'esprit du christianisme opposé à l'esprit du monde : « c'est, nous dit Bossuet, un esprit de fraternité, de tendresse, de compassion, qui nous fait sentir les besoins des autres, entrer dans leurs intérêts, souffrir de tous leurs maux ».

— Agir : ne pas être des jouisseurs. Il nous faut être utiles à quelque chose, mais il n'est point besoin pour cela d'être des batailleurs.

Nous ne devons pas être non plus les victimes de notre milieu et nous laisser déformer par lui.

Sachons comprendre les autres et nous laisser apitoyer par leurs misères, ainsi que le Bon Samaritain.

Des exemples rendent ces conseils vivants et pratiques : Le Père Croizier nous lit des aveux faits par les pauvres et les ouvriers sur leurs propres misères : on voit encore aujourd'hui des logements sordides, souvent même une seule pièce suffit à abriter une famille entière.

Le conférencier termine en nous lisant une lettre écrite par un jeune homme pendant son service militaire. Frappé des inégalités qui divisent la Société, ce jeune homme avoue ne pouvoir concevoir une vie d'où serait absent le *dévouement*.

Maurice VIROT,
Seconde A'.

La Conférence Saint-Vincent-de Paul

DE BON-SECOURS



La première « Conférence Saint-Vincent de Paul » date de 1634 ; elle fut fondée à Paris par « Monsieur Vincent », l'aumônier général des galères, patron et modèle des sociétés charitables. Sous son invocation fut fondée, il y a un siècle, à Paris, par F. Ozanam, l'Institution actuelle qui groupe des milliers de « Conférences ». Bon-Secours en possède une. Il faut que chacun la connaisse et l'aide dans la mesure de ses moyens.

Une Conférence Saint-Vincent de Paul est une société de laïques destinée à secourir des familles dans la misère. Peut-être plus encore qu'au xvii^e siècle ces Conférences ont leur raison d'être. Les vraies misères en effet ne sont pas rares. Bien que la France ait moins que d'autres pays souffert de la crise, bien que ses chômeurs ne se chiffrent pas par millions, les Conférences Saint-Vincent de Paul ont pourtant du travail, beaucoup plus qu'elles n'en peuvent faire avec leurs faibles ressources. Parmi les dix familles visitées par la Conférence de Bon-Secours, deux ou trois n'ont absolument rien pour vivre. Une famille de Kéravel comprenant le père, la mère et six enfants, tous trop jeunes pour tra-

vailler, n'a absolument aucune ressource : le père chôme depuis deux ans, la mère trouve quelques ménages à faire de temps en temps. La plupart du temps on n'a pour déjeuner que du pain et des coquillages que le père va pêcher sur les rochers au port de commerce.

Dans une autre famille le père, très tuberculeux, ne peut absolument rien faire, même pas les plus légers travaux. Il s'occupe à entretenir la propreté du ménage. Les ressources n'atteignent pas dix francs par jour. Nous avons commencé par donner de la semoule, du beurre, des pâtes, ou autres choses nourrissantes. Mais assurés que l'on ne fait pas de vaines dépenses, nous donnons maintenant des secours en espèce. Il est vrai que son extrême pauvreté ne l'empêche pas de nourrir trois chats, mais lui, sa femme et sa petite fille de deux ans, cruelle despote des innocents quadrupèdes, préféreraient se priver de tout plutôt que de les frustrer d'une goutte de lait. Cet état d'esprit n'existe pas que là, mais ailleurs c'est parfois autrement grave et peu raisonnable : on ne se refusera pas une superfluité, alors qu'on manque même du nécessaire. C'est contre cette tendance au désordre, ce gaspillage, aussi bien que contre la vraie misère, que doit lutter la Conférence.

Bien entendu, toutes ces familles ne sont pas des habitées de la messe du dimanche, et bien rares sont celles où l'on fait ses Pâques. Les enfants sont baptisés; ils font leur Première Communion; c'est tout. Et que l'on ne s'étonne pas de cet état de choses : la misère est un grand obstacle à la pratique religieuse. Voici un fait : les deux membres de la Conférence qui visitent la famille dont j'ai parlé plus haut avaient décidé cette famille à faire ses Pâques. Un dimanche matin, le père et les aînés des enfants se rendent à l'Eglise Saint-Louis. Comment étaient-ils habillés? Bien pauvrement, sans doute. Toujours est-il qu'un officier de gendarme-

rie qui se trouvait là, crut qu'ils venaient mendier et les menaça de les mettre à la porte. C'est la tâche des Conférences de Saint-Vincent de Paul de procurer aux familles pauvres un bien-être matériel minimum et de les tirer ainsi de la misère morale.

De quelles ressources disposons-nous pour remplir cette tâche auprès des dix familles qui nous sont confiées, et comment employons-nous ces ressources?

Chaque semaine, à la séance du lundi, nous nous occupons des secours à distribuer et de l'état de la caisse. Le contenu de la dite caisse n'étant pas considérable, la vérification des comptes n'est jamais bien longue. Mieux vaudrait qu'elle le fût un peu plus! La caisse est alimentée par la charité publique, par les quêtes aux séances du lundi, par les dons du conseil particulier de Brest. Loteries et représentations dramatiques (par exemple, « Knock » le trimestre dernier, aux Carmes) sont encore pour nous des moyens variés de trouver des bienfaiteurs à nos pauvres.

Les secours ainsi recueillis sont très divers. Ils sont distribués par les membres de la Conférence, au nombre de 16, qui vont deux par deux visiter chaque semaine « leur famille ». Les visiteurs font ensuite un compte rendu qui est lu à la séance du lundi. Dans toutes les familles nous donnons des bons de pain. Le trésorier va les payer à la fin de chaque mois dans les boulangeries. Les bons de lait sont réservés aux familles où il y a des petits bébés. En hiver, nous ajoutons à ces différents secours des bons de charbon. Nous avons donné plusieurs fois des habits et des souliers, soit tirés du vestiaire, soit achetés. A une famille nous avons avancé de l'argent pour payer son loyer, le propriétaire menaçant de la mettre à la porte. Au commencement de l'année, l'arbre de Noël pour les enfants de nos familles

eut un gros succès. C'est que, pour gagner la confiance de nos pauvres gens, il faut se concilier les bonnes grâces des parents en gâtant un peu les enfants. A ce point de vue, notre arbre de Noël, suivi d'une distribution de vêtements et d'une séance de cinéma, a eu beaucoup plus d'effet que tous nos bons de pain. Dans les familles, on en a parlé quinze jours avant et quinze jours après. Les parents y ont conduit leurs enfants et ensuite nous avons été beaucoup plus à l'aise pour parler avec eux.

Malgré tout cela, il reste encore bien des misères matérielles et morales. C'est seulement avec le temps que nous pourrions y remédier. Mais pour en arriver là, il faut que nous ne soyons pas obligés, faute de membres actifs ou de ressources, d'abandonner les familles dont nous nous occupons. Donc, appel aux élèves de Seconde actuelle pour combler les vides qui se produiront cette année parmi les membres actifs, et appel à toutes les classes, et à toutes les bonnes volontés amies de Bon-Secours, pour éviter à la Conférence la ruine et la faillite.

Luc THUILLIER, *Math.-Elem.*



LA PIPE DU MARSEILLAIS



Ouverture du voyage à Rome.

Nos roumiers à Marseille ont eu la chance de voir un marseillais.

Logés à la maison de campagne du collège, ils prenaient, de bon matin, le tram de ville pour porter leurs lourdes valises à la gare.

A bord, le P. de G. demanda au conducteur de lui faire signe à l'arrêt. — Entrée en scène du marseillais. — « Eh l'abbé, vous n'avez qu'à descendre avec moi. » Le ton, l'accent ne trompaient pas.

Comment résister à tant d'amabilité! La conversation s'engage, s'anime, puis il faut descendre, gens et valises.

Sur le trottoir, après quelques compléments d'information on va se séparer, mais le Marseillais se frappe le front: « Et puis, tenez, l'abbé, ce n'est pas plus long, j'y vais avec vous, à la gare »!

On attend que notre homme, planté les jambes écartées sur le sol, ait bourré, puis allumé sa pipe. Il tire une bouffée, puis entre ses dents: « Donnez la valise, l'abbé » et la caravane s'ébranle.

Il fumait une pipe qui attirait le regard, par son long tuyau de corne, un fourneau d'un gris velouté et poreux, de grande capacité, d'où s'échappaient des volutes bleues abondantes et pressées. — L'aumônier de la troupe sans se douter des conséquences possibles de son compliment et pour dire quelque chose, glissa au Marseillais: « Vous fumez-là une bien belle pipe! »

— « Vous avez raison, l'abbé! elle vient de Corse; c'est un ami de là-bas qui me l'a envoyée. Vous ne trouverez pas sa pareille dans le commerce. »

On fait encore quelques pas, pipe en tête, quand brusquement, la pipe se tourne vers le Père et il s'en échappe ces mots, mêlés à la fumée: « Et puis, tenez, l'abbé, je vous la donne, prenez-là. »

En prononçant le dernier mot, il frappait la pipe contre la borne du trottoir, lui faisait vomir son tabac tout incandescent, puis la tendait à bout de bras, tiède encore à son « abbé ».

Celui-ci ne veut rien savoir, se récrie, refuse, proteste, mais la générosité du Marseillais vient à bout de toutes les résistances:

« Prenez-là, que je vous dis, je vous la donne; ou bien, — et il se penche dans un geste dramatique, — je la jette à l'égoût. »

Le P. de G. dut bel et bien enfouir la belle pipe grise du Marseillais.

L'homme, tout fier se retourne alors vers Stanislas et lui dit: « Eh! le jeune, allez chercher un paquet de tabac pour l'abbé, c'est 50 sous le paquet. »

Plus d'une fois au cours du pèlerinage on raconta l'histoire de la « pipe ».



ROME - Impressions de Pèlerinage

BREST. — 25 mars. — C'est par quelques minutes à la chapelle que débute notre pèlerinage. Nous le mettons sous la garde de la Très Sainte-Vierge. Puis, nous embarquons et quittons Brest vers 3 heures, non sans plaindre un peu nos camarades qui feront leur pèlerinage... dans les paysages variés de l'examen trimestriel.

MARSEILLE. — Lundi 26 mars. — Le lendemain, à pareille heure, nous approchons de Marseille. Depuis notre départ de Brest, nous ne nous sommes guère ennuyés. Stan n'a pas trouvé le lit confortable, aussi transforme-t-il sentencieusement le proverbe: « Qui dort dîne » en « Qui dîne dort ». A la descente du train, nous sommes reçus par le P. Moille, qui nous pilote à travers cette ville mouvementée jusqu'à la maison de campagne du collège. A notre grande stupeur, nous apprenons que ce Père, à l'air jovial et souriant, est un Préfet dans tout le sens du mot. Nous ne tardons pas d'ailleurs à en avoir la preuve au détriment de quelques pauvres élèves...

Une bonne nuit est la récompense de nos 25 heures de train. Le lendemain matin, il nous arrive la plus étrange des histoires à propos d'une jolie pipe Corse, his-

toire peut-être ordinaire pour qui connaît le caractère marseillais... Nous montons jusqu'à Notre-Dame de la Garde, puis promenade ravissante le long de la Corniche.

Nous quittons Marseille dans l'après-midi. Durant 150 kilomètres, jusqu'à Monte-Carlo, nous contemplons la Côte d'Azur: sous un grand soleil, vignes, oliviers aux troncs vigoureux, champs de fleurs, tuiles rouges, mer bleue se brisant sur des rochers ocre. Nous admirons le Cap d'Aïl, Juan-les-Pins, la rade de Villefranche. Monte-Carlo possède aussi ses charmes. Les petites rues pittoresques de la cité du Prince de Monaco s'opposent aux larges avenues de Monte-Carlo, le palais du Prince au superbe casino. Pour nous, dégoûtés du luxe des grands hôtels, des yachts et des voitures, nous allons chercher un doux repos dans un modeste gîte.

Mercredi 28 mars. — Dès l'aube nous quittons Monte-Carlo et franchissons les quelques kilomètres qui nous séparent de Vintimille. Adieu à la France! Je savais que les Italiens aimaient les uniformes, mais je ne m'attendais pas à en voir un si grand nombre. Nous passons la douane sous les yeux vigilants de la milice ferroviaire. Voici notre train de pèlerinage, gai mais un peu affolé par les Italiens. On s'efforce à parler latin, mais c'est le français qui réussit le mieux.

Munis de paniers-repas étiquetés, nous nous rangeons sagement dans notre compartiment. Sommes-nous gardés à vue, ou bien plutôt n'est-ce pas l'ennui et le désir de voir nos figures sympathiques qui motivent les allées et venues du milicien? Inutile de vous dire qu'en entrant en Italie nous avons pris les mœurs du pays. Le salut fasciste est de rigueur ainsi que le jargon italien composé de quelques « pané, acoua vino », etc... Nous descendons à Pise, premier contact avec une vieille cité



Contemplation
sagesse...

Cl. Bon-Secours

... " La chance de voir
un Marseillais... "



Cl. Bon-Secours.



Cl. Bon-Secours.

Au Baptistère
de Florence.



Cl Bon-Secours.

Aux Carceri. — Le P. Gardien.



Cl. Bon-Secours.

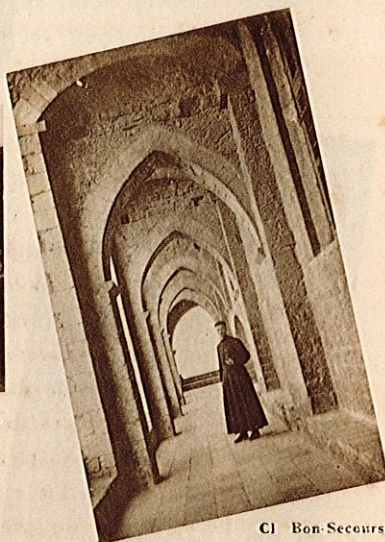
Assise. — San-Francesco.



Cl. de Poulpique.

San-Francesco.

Un Cloître intérieur.



Cl Bon-Secours.

San-Francesco. — Cloître extérieur.

italienne et nous admirons la fameuse Tour penchée, le Baptistère et la cathédrale.

FLORENCE. *Jeudi-Saint 29 mars.* — Nous assistons à la messe à l'Annunziata. Toute notre matinée est prise par la visite du célèbre musée ou Galerie des Offices, la plus importante collection de peintures qui soit en Italie. Il nous reste encore le temps d'admirer le Baptistère, le Campanile et la cathédrale. Ces trois monuments sont recouverts de marbre blanc et vert et possèdent de superbes portes de bronze. Nous assistons au lavement des pieds à l'église Santa Croce, la plus belle église franciscaine. Les pauvres sont revêtus de cagoules, un grand pain sous le bras; les chanoines ont des camails de fourrure grise.

Quelques heures de train nous amènent à Assise. C'est en pleine nuit; d'Assise nous ne voyons que ses feux disséminés au flanc de la montagne. Mais il est tard. Nous avons la désagréable surprise de nous voir séparés. Stan et moi sommes emmenés dans une sorte de château hanté. Les fatigues nous endorment bien vite.

ASSISE. — *Vendredi-Saint 30 mars.* — Nous avons décidé de bien remplir cette unique journée à Assise, aussi prenons-nous dès le matin en auto la direction des Carceri. Route pittoresque aux flancs du Subasio, en lacets, sans parapets, tout juste assez large pour l'auto. Malgré l'habileté de notre conducteur, nous sommes une fois obligés de reculer à un tournant et nous entrevoyons déjà le charme d'une rapide dégringolade. Enfin, apparaît l'épaisse forêt de chênes et d'yeuses qui entoure l'ermitage. Nous y trouvons un moine avec qui nous visitons ce couvent d'une pauvreté « séraphique ». Nous contemplons le lit de pierre de saint François, l'arbre aux oiseaux et le torrent miraculeux. Après une descente moins vertigineuse que nous le craignons, nous assistons

à une partie de l'office à la cathédrale Saint-Rufin. L'après-midi, un jeune Père parlant très bien le français nous fait visiter le grand couvent de San-Francesco. Nous y découvrons non seulement un prodige d'architecture en ses trois églises superposées, mais aussi une foule de reliques franciscaines. Dans la crypte reposent le sarcophage de saint François et ceux de ses compagnons. L'église est remarquable, surtout par les fresques de Giotto et de son école. Les couleurs non retouchées, et spécialement les ors, datant de la fin du XIII^e siècle, sont toujours éclatantes. La sacristie conserve des reliques de saint François telles que son froc de bure, son cilice, sa sandale et son capuchon. L'église supérieure est aussi très intéressante, quoique les fresques soient moins bien conservées. L'une d'elles représente le songe d'Innocent III: le pape avait vu un inconnu soutenant le Latran qui s'écroulait. Notre guide nous rapporta la réflexion d'un touriste apitoyé par le délabrement des fresques: « Ainsi celle-ci qui est toute penchée, on devrait la redresser! » Quand au couvent lui-même, il renferme plusieurs cloîtres ravissants, un grand réfectoire et une galerie extérieure d'où l'on a un des plus beaux panoramas de l'Ombrie. Nous avons encore le temps d'aller à la Portioncule, petite chapelle située à l'intérieur de la grande basilique de Sainte-Marie-des-Anges. Tout auprès, dans un petit jardin, poussent les rosiers sans épines, aux roses blanches tachées de rouge, souvenir de l'acte héroïque du saint qui se jeta dans un buisson de rosiers pour vaincre une tentation.

Nous visitons aussi l'église Sainte-Claire où repose le corps de la sainte. Puis nous descendons vers le couvent de Saint-Damien. Là aussi beaucoup de souvenirs, mais un seul les efface tous: Saint François y chanta son cantique au Soleil.

Mais il nous faut quitter Assise, la cité franciscaine

aux rues et aux toits baignés d'une lumière que l'on ne retrouve nulle part ailleurs.

C'est pour, enfin, gagner Rome. Nous y entrons de nuit. Aussi n'est-ce vraiment que le lendemain que nous voyons Rome pour la première fois en faisant nos visites jubilaires.

ROME. — *Samedi-Saint 31 mars.* — Notre hôtelier, M. Marconi, ne sait pas un mot de français et n'est pas débrouillard. Aussi nous sommes-nous couchés fort tard, ou mieux fort tôt: vers 3 heures du matin!

Des taxis nous attendent pour nous emmener faire nos visites jubilaires. Nous visitons tour à tour les grandes basiliques romaines, Saint-Pierre, Saint-Jean de Latran, Saint-Paul-hors-les-Murs et Sainte-Marie Majeure. C'est partout une affluence qui rend notre jubilé d'autant plus méritoire. Les pèlerins se heurtent, ainsi que les prières en latin, en français et en italien. Durant l'après-midi, nous visitons le Forum sous la conduite de Mgr Lasserre — le Forum, ou plutôt ce qui en reste: actes de foi archéologiques!

Dimanche de Pâques. — La canonisation de don Bosco et la clôture de l'Année Sainte ont amené à Rome une affluence qui n'avait pas été vue depuis longtemps. Durant toute la matinée, des milliers de gens s'agitent sur la place ensoleillée au pied de la façade gigantesque de Saint-Pierre. L'intérieur est rempli à craquer depuis l'aube, et les échos des chants et des cérémonies nous arrivent par des haut-parleurs.

Nous revenons au début de l'après-midi sur cette place toujours noire de monde. Un ciel orageux remplace le beau soleil du matin. Nous arrivons juste à temps pour voir le Pape bénissant, du balcon extérieur, la foule au comble de l'enthousiasme.

Le reste de l'après-midi, nous cherchons des guides pour le jour suivant.

Lundi 2 avril. — Deux guides bénévoles sont trouvés et ce sont les PP. Pautrel et Pouliot. Nous traversons la « Via del Impero », création de Mussolini et arrivons au Forum: là se fixe le programme. Premier but: le Colisée. Cet amphithéâtre, malgré tous les ravages, garde son aspect d'une grandeur indicible. Des chiffres tels que plus d'un demi-kilomètre de circonférence, près de 200 mètres de grand axe et cinquante de hauteur peuvent en donner une idée. Mais le Colisée garde une autre gloire que ses dimensions grandioses: il est l'arène où furent livrés aux bêtes de nombreux martyrs dont une croix rappelle le souvenir.

Puis nous visitons la basilique Saint-Clément, la plus ancienne de Rome. Nous montons au Capitole, où l'on élève, comme symbole, deux aigles et deux loups. L'après-midi, après un délicieux repos sous les chênes-verts du Pincio, nous arrivons au Forum Mussolini. Ce Forum est un grand stade bien peigné, entouré de gradins, orné de grandes et belles statues de marbre représentant tous les sports. Le soir, tout Saint-Pierre est illuminé de grosses lampes qui donnent un éclairage plus vivant que celui de lampes électriques.

Mardi 3 avril. — La visite du musée du Vatican avec le Père Delattre occupe toute notre matinée; renonçons à détailler les explications d'un tel guide.

Notre excursion à Tivoli nous donne une idée de la campagne romaine. La Villa d'Este nous enchante par sa végétation somptueuse et ses puissants jets d'eau qu'alimente l'Aniene. Au retour, nous visitons Saint-Laurent-hors-les-Murs, où sont conservés les corps de saint Laurent et de saint Etienne, les deux illustres diacres martyrs.

A ROME



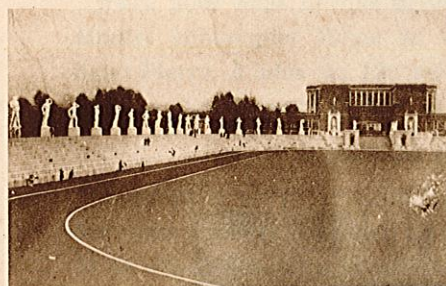
Cl. de Lafforest.



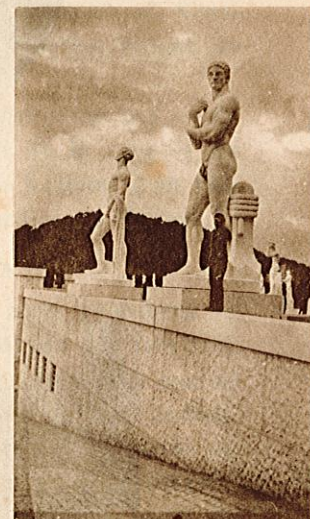
Cl. Peshin.

Stan.
ne dort pas...
... en Chemin
de fer.

L'antique Colisée...



Cl. Bon-Secours.

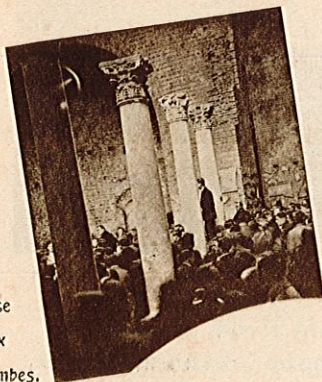


Cl. Bon-Secours.

... et le moderne

Stade Mussolini.

Messe
aux
Catacombes.



Cl. de Lafforest.



Villa
d'Este.

Cl. de Lafforest.

VIVA IL



PAPA !

P. FAUTREL



Cl. Bon-Secours.

P. FOULIOT

" Nos Guides "

Mercredi 4 avril. — Nous commençons cette journée par une visite au Gesù où l'on vénère le corps le saint Ignace et le bras de saint François-Xavier. Seconde visite à l'église Saint-André du Quirinal qui garde le corps de saint Stanislas Kostka. Le temps n'est plus où tout pèlerin de Rome était obligé de visiter l'exposition fasciste, aussi nous faisons-nous un plaisir d'y aller. Sous une présentation grandiose, impeccable, nous découvrons les ruses d'un bluff marqué.

La matinée se termine par une promenade au Janicule, d'où l'on a une vue panoramique de Rome.

Le soir, tous les élèves des collèges de jésuites se réunissent pour une audience chez le Père Général, le Père Ledochowski. Audience impressionnante. Il nous adresse une allocution en français. Nous écoutons ses conseils avec respect.

Jeudi 5 avril. — Notre journée commence, au Gesù, par une messe et un sermon de Mgr Gerlier, évêque de Lourdes.

Puis, nous nous devons — et n'y manquons pas — de monter contempler Rome du sommet de la coupole de Saint-Pierre, à plus de 120 mètres de hauteur, d'où l'on domine superbement la ville et les jardins du Vatican.

AUDIENCES DU PAPE

Nous voici au point culminant de notre pèlerinage — car nous sommes bien des pèlerins et non des touristes. Et le premier désir des pèlerins de Rome n'est-il pas de voir et d'entendre le Pape? Le souvenir de cette audience dominera tous nos souvenirs de voyage. La parole du Père des fidèles, de notre Père à tous, restera inoubliable.

A midi moins le quart, nous sommes à la porte de bronze, puis introduits peu après dans la salle des audiences où s'élève le trône papal. On est bousculé, poussé par la foule, pressé contre la balustrade, sous les yeux

vigilants des suisses. Attendre ainsi jusqu'à trois heures, sans remuer bras ni jambes, il y aurait de quoi décourager les plus tenaces. De temps en temps, des remous se produisent dans le fond, mais ce sont des suisses ou des gardes-nobles... Enfin, nous voyons entrer sur sa sedia le pape souriant et bénissant. C'est pour nous une grande émotion que de voir Pie XI pour la première fois. Il nous parle — en latin — mais nous serons plus à l'aise pour écouter son allocution à la seconde audience que nous aurons, demain.

Au sortir de l'audience, nous visitons l'église de la Minerve, la seule gothique de Rome, le Panthéon, un des monuments les plus anciens, et l'église Sainte-Cécile. L'histoire de cette vierge nous est déjà connue, aussi est-ce avec un plaisir plus grand que nous contemplons sa statue de marbre, les lieux de son supplice et la crypte où repose son corps virginal.

Vendredi 6 avril. — Des cars nous attendent pour nous mener aux Catacombes. Avant d'y pénétrer, je me demande avec inquiétude comment plus de cinq cents pèlerins arriveront à se caser dans les boyaux étroits que je me figure. Quel n'est pas mon étonnement de voir que l'escalier aboutit dans une sorte de vaste basilique. Le prêtre dit la messe face aux assistants sur un tombeau de martyr. Les chants se succèdent, chantés avec beaucoup de foi. La communion est aussi très émouvante, les prêtres la distribuant dans les rangs. Après la messe, nous parcourons aussi les petites galeries sombres qui ont plusieurs étages et qui forment un circuit de près de vingt kilomètres.

Nos cars nous emmènent ensuite à Saint-Paul-hors-Murs que nous visitons sous la conduite du Père Delattre.

Cette après-midi, — nos dernières heures à Rome,

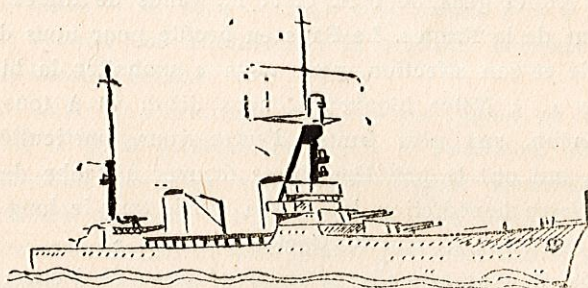
— est occupée par l'audience du Pape à la Jeunesse Catholique Française. Un enthousiasme bien français manifeste notre nationalité. L'attente est trompée par des chants et des prières. Comme la veille, le Pape arrive souriant, plus souriant encore, acceptant les cadeaux symboliques des agriculteurs et des marins : hosties, barils de vin, petit bateau. Nous sommes là deux à trois mille jeunes gens de l'A. C. J. F., venus de toutes les régions de la France. Le Pape en profite pour nous dire sa joie et son affection, pour nous « souhaiter la bienvenue ». « Notre bienvenue, nous dit-il, va à tous et à chacun, aux plus jeunes d'entre vous, particulièrement, qui ont le privilège de se trouver à l'aube de la vie. Notre bénédiction les suivra ainsi, tout le long de leur existence, le plus longtemps possible. »

Puis, il nous rappelle notre programme de jeunes catholiques : vie chrétienne et apostolat, et exprimant le vœu que se développe toujours davantage notre association, il nous bénit paternellement.

L'heure de nos adieux est arrivée. Adieu d'abord à nos aimables guides. Adieu aussi à Rome elle-même, ce vendredi soir, à cinq heures et demi. Et en trois jours, nous achevons notre pèlerinage, comme s'achève tout pèlerinage, par le retour, peut-être un peu mélancolique. Mais l'esprit s'est enrichi et le cœur embaumé de souvenirs : ainsi que la bénédiction du Saint-Père, nous les garderons tout au long de notre existence.

Michel de LAFFOREST,

Première A.



A TRAVERS LE MONDE

CROISIÈRE EN EXTRÊME-ORIENT



Toulon, 15 avril 1932 (4 h. après-midi).

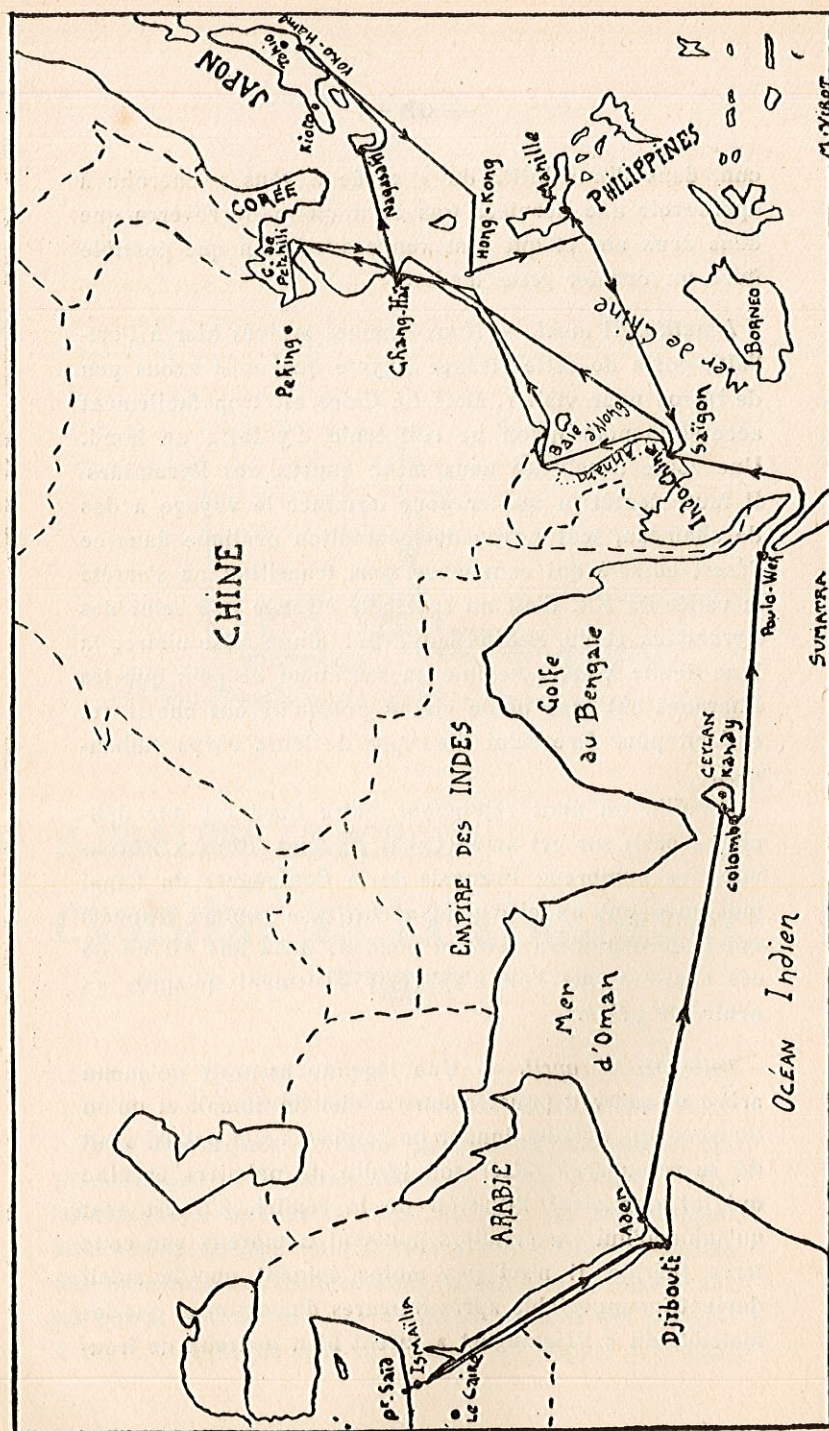
Le « Primauguet » battant pavillon du vice-amiral qui prendra bientôt le commandement de la division d'Extrême-Orient, sort de la rade. La mer est parfaitement calme sous un beau ciel et le croiseur évolue au milieu des bâtiments de l'escadre dont les équipages, alignés sur les ponts, saluent de trois « hurrahs » ceux qui partent. A bord, la musique joue le « Chant du Départ » et cha-

cun, dans l'immobilité du « garde à vous » cherche à apercevoir une dernière fois ceux qu'on ne reverra que dans deux ans et qui sont venus aussi loin que possible faire un dernier geste d'adieu.

Ismailia, 21 avril. — Nous sommes arrivés hier à Port-Saïd, porte de cette étrange Egypte que nous avons peu de temps pour visiter. Mais Le Caire est trop facilement accessible pour qu'on ne soit tenté d'y faire un bond. Une route excellente nous mène auprès des Pyramides. Il faut bientôt la quitter pour terminer le voyage à dos de chameau, seul moyen de locomotion pratique dans ce désert bosselé qui commence sans transition où s'arrête la vallée du Nil. C'est un spectacle étrange que celui des Pyramides et du Sphinx au début d'une nuit claire, la lune donne à cet ensemble un sentiment de paix que les Pharaons ont sans doute connu puisqu'ils ont choisi cet endroit pour être celui du repos de leurs corps embaumés.

Ismailia où nous rejoignons notre bord est une délicieuse oasis sur cet aride Canal de Suez. Nous y retrouvons les nombreux Français de la Compagnie du Canal qui nous font un charmant accueil. Le contact français qui nous manquera souvent pendant deux ans est un de ces charmes que l'on n'apprécie justement qu'après en avoir été privé.

Djibouti, 28 avril. — Une légende assurait qu'aucun arbre ne pouvait pousser sous le ciel de Somali et qu'un Gouverneur, voulant donner de l'ombre à son palais, avait dû se résoudre à orner son jardin de palmiers en zinc qui lui donnaient l'illusion de la réalité. S'il est vrai qu'aujourd'hui les palmiers poussent nombreux sur cette terre ingrate, il n'est pas moins évident que le soleil devient insupportable après 8 heures du matin, et que les matelots du « Primauguet » furent bien heureux de trou-



ver, au cours d'un exercice militaire, l'eau rafraîchissante de la mission catholique où les Pères épuisèrent presque une précieuse provision à notre profit.

Si Djibouti n'est pas engageant, consolons-nous en visitant Aden. Les Anglais ne sont pas mieux partagés que nous. Ils ont l'inconvénient d'habiter une ville où les rues en pente rendent la chaleur plus insupportable encore.

Colombo, 8 mai. — Nous voici dans cette île délicieuse de Ceylan; tout y est végétation; les routes semblent tracées dans un inextricable fouillis de forêts vierges. Kandy, la ville sainte, située au centre de l'île, attire non seulement les touristes qui vont y voir le magnifique jardin de Paradénia où sont groupées toutes les essences et les plantes rares, le Lac des Eléphants sacrés qui patagent et baillent au soleil torride, et le Temple, orgueil de l'architecture hindoue, mais aussi les indigènes, au corps maigre et bronzé, avec une figure fine surmontée d'un pauvre chignon qu'entoure un peigne de fausse écaille et qui, peu pressés, suivent la route à dos d'éléphants ou dans des charrettes à buffles. C'est une extrémité de l'« Inde mystérieuse » que nous voyons, mais sans doute la plus belle et la plus étrange.

Sabang, 15 mai. — Ce sont les Hollandais qui, cette fois, sont nos hôtes. Sabang se trouve dans le petit îlot de Pulo-Weh qui touche la pointe nord de Sumatra. Nous sommes venus pour déposer, au cours d'une cérémonie religieuse et militaire, une couronne, symbole du souvenir de la marine, sur la tombe de l'enseigne de vaisseau Carissan, et du quartier-maître Cariou, victimes du duel héroïque que soutint leur petit torpilleur, le « Mousquet », contre le croiseur corsaire allemand « Emden ».

Saïgon, 22 mai. — Nous sommes pour quelques jours

en terre française. Le « Waldeck-Rousseau » que nous venons relever va bientôt regagner la France et nous irons à Shanghai, base de notre force navale. Quelques jours à passer à Saïgon, voilà une agréable perspective. C'est une si jolie ville, si bien tracée, si pleine d'ombre et de larges avenues, de jardins et de parcs, si accueillante, si française.

Tout de suite nous organisons des promenades. Le directeur d'une importante plantation d'hévéas nous invite à passer deux jours chez lui. Nous partons tout habillés de blanc et coiffés de l'inévitable casque, mais nous arrivons rouges, car nous avons compté sans la poussière de la route tracée dans la terre rougeâtre où poussent les arbres à caoutchoucs. La visite de la plantation et de l'usine fut intéressante, mais le « clou » du voyage était une chasse au tigre au cours de laquelle nous nous sommes bien amusés. On part à la tombée de la nuit, on parcourt la forêt, et l'on cherche. On cherche indéfiniment, peut-être trouve-t-on parfois, mais cela ne nous est pas arrivé. Malgré tout, le temps passe vite, quelques surprises étant ménagées aux chasseurs. L'un de nous, voyant deux yeux briller à portée de fusil, épaula... tira... manque, fort heureusement d'ailleurs, car c'était un buffle domestique qui traînait une charrette.

Malgré les distractions qui ne manquent pas ici, nous sommes pressés de « monter » en Chine, but de notre voyage.

Shanghai, 15 juin. — Je suis depuis quelques jours à l'observatoire des Pères Jésuites à Zi-Ka-Wei. Cet observatoire se trouvant hors de la Concession Française a dû recevoir, pendant les derniers troubles, une petite garnison qui, au besoin, le défendrait contre un coup-de-main. Les distractions n'y manquent pas, les Pères ayant groupé dans ce coin des ateliers et des écoles profes-

sionnelles dont la visite est, avec celle de l'Observatoire, très instructive. Le soir Shanghai, si près, m'attire. C'est la ville la plus cosmopolite du monde, toutes les races, toutes les nations sont représentées dans les 4 millions d'âmes qui l'habitent. L'agitation constante de la rue chinoise s'agrémente le soir d'illuminations féeriques, c'est le règne du tube au néon. Du « quai de France » à Woo-sung, on parle toutes les langues, on traite toutes les affaires, on s'agite, on se presse, on est en pleine Chine, la Chine moderne qui semble vouloir rattraper par une agitation et un mouvement extravagants, les siècles passés dans l'indolence et le seul travail intellectuel.

Yokohama, 9 septembre. — Il y a deux mois que nous avons pris contact avec le Japon, c'était à Nagasaki, ville purement japonaise, au pied des collines de Kiou-Siou. Les rues étroites sont bordées de boutiques et couvertes de toiles tendues qui cachent le soleil. Dans ces rues sabotent un peuple bariolé en kimonos de toutes couleurs, chaussé de « ghettas » de bois ou de paille. Ici personne ne se presse, c'est le pays de la politesse raffinée, et la politesse exige qu'on n'ait jamais l'air affairé, qu'on soit toujours prêt à s'arrêter pour saluer lentement et jusqu'à terre les amis que l'on croise. Il serait même incorrect d'entrer dans une boutique, d'acheter rapidement un objet et de s'en aller; il faut s'asseoir, déguster lentement la tasse de thé vert et la cigarette traditionnelles, causer et bouleverser le magasin avant de se décider à choisir un objet de dix sous.

Yokohama est malheureusement moins typique. Envahie par une foule d'industriels étrangers, cette cité qui a disparu et s'est relevée avec une rapidité qui étonnerait si on ne connaissait la capacité de travail de ce peuple, est trop voisine de Tokio, centre moderne, pour pouvoir conserver quelque cachet. Mais les environs sont

d'une beauté qu'on ne retrouve que dans ceux de Kyoto. Petites îles ravissantes, collines verdoyantes, routes bordées d'érables et de pins, lacs et chutes d'eau où aucune bâtisse n'est venue enlaidir le paysage, aucune bâtisse sauf une petite auberge japonaise en sapin avec des portes et des fenêtres de papier, des parquets recouverts de paille, où l'on est si bien reçu par une hôtesse polie, entièrement à vos ordres pour vous préparer « l'honorable bain chaud », le kimono d'intérieur et la cuisine peu affriolante de son pays.

Hong-Kong, 10 octobre. — Du sommet de cette île où conduit un funiculaire confortable, on a par beau temps un des plus beaux spectacles de l'Extrême-Orient. Une rade magnifique semée de bâtiments de guerre qui paraissent minuscules sur une mer d'un bleu profond, et les pentes vertes de l'île, aux teintes chaudes, qui tombent à pic dans la mer. La nuit, c'est d'en bas qu'il faut regarder ces pentes parsemées de lumières électriques. On dirait que le ciel étoilé s'est réfléchi sur l'île pour nous permettre de mieux le lire.

Manille, 2 mars 1933. — Une vieille ville espagnole embellie par ce qu'il y a de mieux dans l'art américain. Une population exubérante et paresseuse, qui joue au soleil tout le jour, car nous venons de vivre les « jours gras », un carnaval splendide et de ravissantes promenades dans des rapides, en canoës qui chavirent et procurent des bains forcés dans une eau chaude et agitée. Partout de la part des Français le même accueil sympathique. Le culte de la France est entretenu dans tout l'Extrême-Orient par les nombreuses institutions religieuses et particulièrement les Religieuses de Saint-Paul de Chartres que nous ne manquons jamais d'aller voir. Nous parlons à une Religieuse de Manille de sa sœur, religieuse à Saï-

gon. Elle ne l'a pas vue depuis des années et est émue d'en avoir des nouvelles récentes.

Dalat, 15 avril 1933. — C'est la station de repos de Saïgon. Une nuit de chemin de fer m'a amené sur ce sommet avec quelques matelots qui se reposeront quinze jours dans la fraîcheur et l'air excellent. Des promenades en autocars sont organisées, on visite des fermes modèles, des chûtes où l'on pique-nique. La chasse occupe les soirées, chasses où nous tuâmes seulement un chat-tigre que les matelots baptisèrent « panthère » mais où nous assistâmes souvent au merveilleux spectacle de cerfs peu sauvages bondissant dans la plaine immense par dizaines. Il fait presque froid sur ce plateau d'Annam où l'on croirait revoir une Normandie plus boisée et moins peuplée.

Baie d'Along, 8 mai 1933. — Encore un site inoubliable. Une baie jonchée de rochers où s'ouvrent des grottes admirables, profondes et ténébreuses, dont la voûte creusée dans le roc est plus ample et plus élevée que celle de nos plus vastes cathédrales. Nous sommes au centre des plus ravissantes promenades, dans une solitude que rompra bientôt l'arrivée d'un croiseur anglais attiré par l'attrait des rochers que baptisèrent les marins du siècle dernier: *Grotte de la Surprise, Roche de la Méduse, Grotte des Merveilles*, etc...

Chin-Wang-Tao, 1^{er} septembre. — Remontant la côte chinoise de la vieille ville de Foutchéou à la plage fréquentée de Tsin-Tao, nous sommes arrivés dans le golfe du Pé-Tchili d'où nous nous rendrons à Pékin. Pour ceux qui demeurent à Chin-Wang-Tao, la grande distraction est le cheval qui mène rapidement au petit poste français de Chan-Hai-Kouan. Pour les heureux qui se rendent à Pékin, c'est l'étonnement continu devant les

merveilles de cette ancienne capitale. Il n'y faut pas perdre de temps, quelques jours seront à peine suffisants pour visiter les palais, les temples et les rues, et pour errer dans les boutiques de jade, d'ivoire, de tapis, véritables musées où l'on voudrait tout acheter. Il est à peu près impossible de se fixer, dans cette ville, un programme de visite, car nul voyageur ne consentirait à ne voir qu'une fois cette « cité interdite » pleine de souvenirs, où l'on respire l'air de la vieille Chine des Empereurs, où tout évoque la majesté, le calme et le recueillement.

Oasis merveilleuse de cette ville sans verdure, le quartier des Légations entouré de vieux murs est le coin charmant des promenades du soir; c'est encore un coin de la terre marqué du sang français et qui nous tient au cœur.

Shanghai, 25 décembre 1933. — J'ai fini de naviguer sur ces mers attirantes. Depuis deux mois je suis à terre et ne quitterai Shanghai, dans 3 mois, que pour prendre le paquebot qui me ramènera en France.

Ce matin la messe de minuit m'a rappelé le souvenir de toutes les autres nuits de Noël: celles de notre chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours, celles de mes vacances et de mes permissions, celle de la Martinique à bord d'un croiseur, celle de Saïgon, l'an dernier, à bord du « Primauguet » illuminé, où des cantiques de France chantés par des voix masculines portaient vers Dieu le cri de foi des marins.

Dans peu de semaines, je m'en irai, ayant accompli le plus beau voyage que l'on puisse rêver quand on est marin, heureux cependant de revoir la France, et la Bretagne incomparablement belle, heureux aussi d'avoir la perspective de repartir un jour pour admirer d'autres merveilles que j'ignore.

Enseigne de Vaisseau JEAN NIELLY.

A TRAVERS....



Lac
MYAGIMA
(Japon)

LE TORI
(Arc de Triomphe)



PÉKIN

Temple
du Ciel



TAKAMATSU
(Si-Kok,
Japon)

CEYLAN

Lac Sacré

de KANDY



" Tout y est,
végétation,
les routes.. "

A NARVA

sur le Narova

(ESTONIE)

Les 2 forteresses, XV^e s.

Suédoise (à gauche),

Russe (à droite,

appelée Ivangorod).



MISSIONS

Lettres d'Estonie



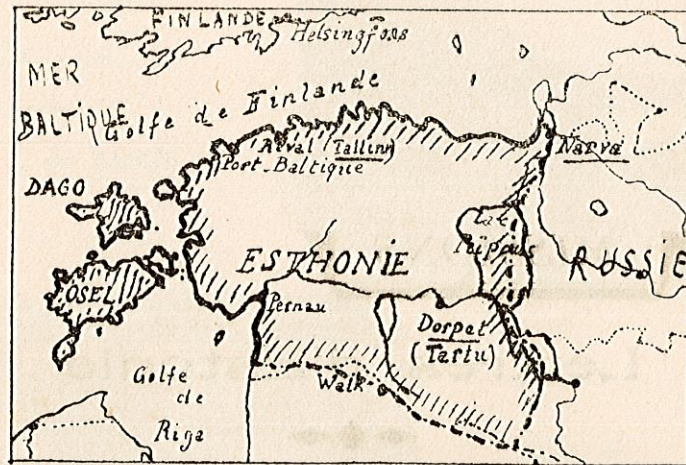
L'Estonie pays de missions!... Oui, dans notre Europe au long passé chrétien, il y a place pour des Missionnaires : c'est alors, non à des païens, mais à des Chrétiens séparés, Protestants, Orthodoxes, qu'il faut montrer le christianisme complet, la vraie Eglise du Christ. Mission modeste, délicate, car on s'adresse souvent à des esprits prévenus...

Avec l'un de ces missionnaires, le R. P. Beourgeois, Bon-Secours dans la personne d'un de ses élèves est depuis un an et demi en correspondance suivie. Ce sont de larges extraits de cette correspondance que nous donnons ici.

N. D. L. R.

Must tänav, 9, Narva-Estonie.

1^{er} février 1933. — Vous devez avoir du mal à comprendre l'adresse que je vous écris ci-dessus. C'est qu'ici on parle une langue fort difficile, l'Estonien, plus difficile encore que le grec et le latin. Il y a une quinzaine de



déclinaisons, et chaque mot a 12 cas, Tānav veut dire « rue », et must : « sombre ». Nous habitons donc la Rue sombre, à Narva, ville frontière non loin de la mer Baltique. Mais ce n'est pas un grand port comme Brest. Et d'ailleurs maintenant plus un bateau ne vient, car la mer est prise par les glaces tout l'hiver. On peut se promener dessus en traîneau sans crainte, jusqu'en Finlande, dont les côtes se trouvent à plus de 50 kilomètres.

Ici peu de Catholiques, mais beaucoup de Protestants et d'Orthodoxes. Ils ne savent pas ce qu'est le Catholicisme. Je vais ouvrir bientôt une chapelle catholique de rite oriental, et ils sont très curieux de voir comment on y prie Dieu.

.....

28 février 1933. — Voilà une lettre qui m'a fait beaucoup de plaisir, une lettre comme je les aime, pleine de questions, auxquelles il m'est très agréable de répondre.

Les catholiques de Narva sont exactement au nombre de 250 : sur une ville de 24.000 habitants, vous voyez

que ce n'est pas beaucoup. Pourtant quelques conversions se sont faites; et celles-là sont tenaces, enthousiastes; les nouveaux convertis se font propagandistes, et trouvent de nouveaux adeptes. Je ne resterai pas tout le temps à Narva; j'ai beaucoup d'adresses en Estonie, spécialement de prêtres qui désirent s'entretenir avec moi. C'est principalement aux Orthodoxes que j'aurai affaire; c'est leur Eglise qu'il s'agit de réunir à l'Eglise catholique.

Je suis heureux de voir que vous avez trouvé Narva sur la carte; mais non sur la carte de la Russie; avant la guerre, oui; mais depuis, l'Estonie s'est séparée en état distinct, et Narva s'y trouve, juste à la frontière.

Comment je vis? Cela n'est pas très commode; j'ai tout juste un lit, une table et une chaise; tout l'argent que j'avais apporté de France passe à monter notre chapelle. Mais Dieu est avec nous, et Sa Providence ne nous fera pas défaut. Les habitants ne sont pas sauvages; ils s'intéressent beaucoup à notre œuvre, et il ne se passe pas de jour qu'ils ne me demandent quand s'ouvrira notre chapelle. Les Russes sont aimables, très aimables, mais rusés; ils essaient volontiers de vous prendre en défaut : avec eux, il faut être très prudent. Les Estoniens sont plus francs, droits, mais opiniâtres : quand ils ont une idée en tête, aucune puissance au monde ne saurait la leur faire quitter. Ils sont pour la plupart luthériens; et le protestantisme les rend orgueilleux; difficiles donc à convertir; mais quand ils le sont, c'est pour de bon.

Il y a à Narva une population industrielle; une grande usine de coton entretenait 12.000 ouvriers avant la guerre; malheureusement, la crise est venue, et l'usine marche au ralenti: plus que 2.000 ouvriers.

La langue estonienne est un casse-tête; toutes ces déclinaisons,

naisons sont terribles; ils n'emploient presque pas de prépositions. Ainsi le mot « tuba » veut dire la chambre. Pour dire « dans la chambre », on ajoute au mot, après avoir supprimé le b, un s et cela fait « tuas ». Pour dire: hors de la chambre, on écrira : « tuast ». L'Estonien se prononce lentement : à peu près comme le français; au contraire le russe, est très difficile à prononcer; quantité de consonnes qui n'existent pas en français. Nous sommes tout le temps sous la neige, depuis la fin de décembre. Mais le froid a ses charmes; une belle neige qui reste très blanche, toujours propre. Les maisons sont bien chauffées, et l'on vit mieux qu'en climat humide : oh! Brest... Mais pas de belle vue comme celle de la rade de Brest; pas de rue bien fréquentée comme la rue de Siam... A peine 20 autos pour toute la ville. Tout le reste en traîneaux... Il y a beaucoup de poissons, même dans la chute d'eau : ils font pirouette, plongeon, puis continuent à nager; tous les jours, au marché, il y en a des voitures pleines. On peut avoir un très beau poisson, bien appétissant, pour 1 fr. 50. Pendant l'hiver ils nagent sous la glace, plus au fond de l'eau, où la température reste à 4° au-dessus de zéro.

Narva est tout près de Petersbourg, qu'on ne connaît maintenant que sous le nom de Leningrad. Mais, jusqu'ici, impossible d'y aller; frontière fermée, et passeports très difficiles à obtenir. Ce n'est pourtant pas l'envie qui m'en manque. J'espère faire un tour en Finlande, à Viborg. C'est la région des grands lacs, du Nord mélancolique, avec ses nuits de 18 heures en hiver, où tout dort, tout s'éteint. Cela rend les gens taciturnes, au parler lent : ils ignorent les réparties vives, les cris d'enthousiasme. Finlandais et Estoniens sont peuples parents; leur langue est presque la même.

Vous me demandez ce que vous pourriez faire pour

notre chapelle, et je reconnais là votre bon cœur. Merci donc au nom des futurs catholiques de Narva. Des statues? On n'en met pas dans les chapelles russes. On a l'usage de ne décorer ces églises qu'avec des images, que les Russes appellent des « Icones ». Elles sont d'un genre spécial, colorées, peintes sur bois ou sur papier fort. Un cadre, contenant une image du Christ ou de la T. Ste Vierge, ferait notre joie. Seulement, il faudrait que cette image ait une allure un peu orientale...

J'ai commencé tout seul à Narva à m'occuper des Russes. Un P. Capucin qui y est déjà s'occupe uniquement des Polonais. Mais il y a deux jours, est venu m'aider un P. Capucin, hollandais, aussi de rite oriental. Les prêtres sont peu nombreux ici; dans toute l'Estonie, il n'y a que 6 prêtres catholiques...

... ..

... 26 mars 1933. — Les prêtres d'Estonie s'habillent comme en Allemagne ou en Angleterre : ils portent le clergyman; sauf les prêtres russes orthodoxes qui portent une soutane de couleurs variées à larges manches.

L'Estonie, maintenant séparée de la Russie, jouit pour la première fois d'un gouvernement autonome; elle fut, au cours des siècles, soumise au Danemark, puis aux Chevaliers Teutoniques, puis aux Suédois, et depuis Pierre Le Grand, c'est-à-dire depuis 1704, aux Russes. Elle s'est donnée, depuis 1919, un gouvernement démocratique, une République. Mais il n'y a pas de Président. Le Président du Conseil des Ministres, siégeant tant qu'il jouit de la faveur du Parlement, en tient lieu, et s'appelle Riigivanem, c'est-à-dire, Père de la Patrie. La tenue très patriarcale du régime de ce pays s'exprime par le nom même de celui qui est à sa tête.

La vie est bien moins chère qu'en France. On peut arriver très facilement à pourvoir à tous ses frais avec la somme de 40 couronnes pour un mois. La couronne valant 7 francs, cela fait donc moins de 300 francs pour le budget mensuel. On peut avoir un très bon repas pour 50 centimes (3 fr. 50). Mais cela ne fait pas l'affaire des paysans, qui vendent leurs produits à très bas prix. Le lait est donné pour presque rien; une vache se vend pour 20 couronnes. Si la vie est bon marché, par contre, c'est l'argent qui est cher; pas de travail, pas de capital. Tout le commerce de Narva se faisait avec la Russie; mais maintenant que les Bolcheviks ont fermé la frontière, plus moyen de rien vendre, et donc l'usine chôme. Il faut trouver de nouveaux marchés, et ce n'est pas commode. La semaine dernière, l'usine a encore renvoyé 10 ouvriers, pères de nombreuses familles; mécontents, ils tombent dans les bras des Communistes. A côté de la maison où j'habite, se trouve la centrale du parti communiste; on y promet aux chômeurs monts et merveilles s'ils deviennent communistes.

L'Estonie comprend 1.116.000 habitants d'après le recensement de 1928. Sur ce nombre, 980.000 Estoniens, 91.000 Russes, 18.000 Allemands... L'Estonie a une superficie de 47.548 kilomètres carrés, dont 4.167 kil. de territoire insulaire. Il y a en effet deux grandes îles tout près de la côte, Dago et Oesel, qui maintenant s'appellent Hiiumaa et Saaremaa. On est presque partout entouré d'eau. Alors que la frontière terrestre compte 650 kilom., la frontière maritime et lacustre compte 3.450 kilom. Car la frontière avec les Soviets est tracée en partie sur d'immenses lacs, le Peïpous et le lac de Pskov. Le Peïpous mesure 150 kil. de long sur 50 kil. dans sa plus grande largeur. Mais il n'est pas très profond : pas plus de 15 mètres. Tallinn, la capitale, compte 125.000 habi-

tants, vient ensuite Tartu avec 50.000 et Narva avec 26.000

J'habitais jusqu'au 20 février avec le P. Capucin; mais depuis, je suis venu à Helsingi 6-1, ma nouvelle adresse, où s'apprête notre chapelle. Il y a 2 autres P. Jésuites à Tallinn (Reval), mais qui s'occupent plus spécialement des Estoniens et des Polonais. Mais pas un autre P. Français. Aussi, entre prêtres catholiques, on ne se parle pas français; seulement en russe ou en latin; le latin est la langue de passe entre catholiques du monde entier. La guerre? On n'en parle pas ici plus qu'ailleurs : **personne** ne la désire; mais...

La Russie nous laisse tranquille, mais à sa manière. Il ne se passe pas de semaine qu'on n'arrête un espion à la charge des Soviets. Les émigrés russes sont surtout surveillés de près. Il y a peu de jours, on a arrêté un espion qui s'apprêtait à passer la frontière, ayant sur lui le nom de tous les émigrés russes de Narva avec leur photo.

L'œil des pasteurs et des prêtres orthodoxes (batiouchkis), n'est évidemment pas très favorable. Ils nous accusent de je ne sais quels forfaits et machinations; ils ont fait paraître des articles dans les journaux, disant que je venais rétablir l'Inquisition (?) dans ce pays. Le fait qu'ils ont tant peur de nous, nous qui sommes pourtant si peu nombreux, prouve à lui seul la puissance de l'Eglise catholique; ils ont bien raison de la redouter, si elle représente la vérité, devant laquelle ils se sentent très petits. Il est vraiment étrange de voir que l'on permet ici l'établissement de quantité de sectes protestantes, qui laissent bien froids pasteurs et batiouchkis; mais quand apparaît, même très timidement, l'Eglise catholique, c'est une levée de boucliers. Mais cela ne fait rien; nous avons Dieu pour nous: qui, dès lors, peut être fort contre nous?

Et vos prières nous aideront à faire un peu de bien.
Merci d'avance...

... ..

... 7 mai 1933. — La neige a cessé de tomber pour Pâques. Mais il ne faut pas croire que la température soit déjà printanière. Pas une seule feuille, ni même le plus petit bourgeon aux arbres : c'est encore la tenue d'hiver. Il faut encore chauffer dans les maisons; pourtant la mer et les fleuves sont pleinement découverts, et on y navigue avec plaisir. Navigation qui, en ce pays, est très fréquentée : on peut faire tout le tour de l'Estonie par eau. D'abord la mer, qui l'entoure au nord et à l'ouest; puis, à partir de Pernau, une rivière qui, par Dorpat mène jusqu'au lac Peïpous; on traverse celui-ci du sud au nord, et au nord, on débouche dans la Narova qui conduit à la mer.

Depuis ma dernière lettre, nous avons fait du progrès. La chapelle, définitivement achevée, a été ouverte le 23 avril; le 30 avril et le 1^{er} mai, nous avons eu de beaux offices; des Russes sont venus chanter; il y avait une cinquantaine de personnes à assister à la cérémonie. Ce ne sont pas tous de nouveaux catholiques, quelques-uns viennent par pure curiosité, pour voir, pour s'instruire; cependant, quelques-uns ont déjà demandé d'être inscrits à notre nouvelle paroisse. Si vous priez bien, il y en aura d'autres. Mais évidemment les ennemis, communistes et autres, ne chôment pas. Quelques jours avant Pâques, on nous brisait trois vitres de la chapelle pendant la nuit : ce n'est certainement pas une main amie qui a fait le coup. Il y a peu d'étrangers ici, à Narva. Tout travail rémunéré leur est interdit, de façon à ne pas nuire à la main d'œuvre régionale. Mais malgré cela, beaucoup d'hommes sont sans travail. Beaucoup de

misère, qui vient surtout de ce que la Russie était le pays naturel d'écoulement de tous les produits estoniens, mais maintenant la frontière russe est fermée; et ils ne savent où vendre. Il n'y a pas de puits de pétrole ici. Il n'y a même pas de charbon. Les locomotives sont chauffées au bois, ou au schiste, sorte de pierre blanche, que l'on tire de puits de mine aux environs de Kohtla, non loin de Narva. Je n'ai pas encore été en Finlande, quoique l'envie ne m'en manque pas.

Je suis très heureux de savoir qu'il va se former parmi vous un cercle missionnaire; rien n'aide comme la pensée de l'apostolat lointain pour faire naître en soi des idées généreuses de dévouement, et pour vaincre les petits ennuis de la vie de collège.

Les jours s'allongent démesurément en ces pays du Nord : il fait déjà jour à 3 heures du matin, et à 9 heures du soir, quand il n'y a pas de nuages, on y voit encore assez pour écrire dans sa chambre. Dans un mois, au milieu de juin, il y aura à peine 2 heures de vraie nuit...

... ..

... 10 juin 33. — Nous tâchons de nous stabiliser dans la population de Narva : après les premières curiosités qu'a suscitées notre chapelle, compter quels sont nos vrais fidèles. De nombreuses difficultés les rendent très discrets : comme vous le soupçonnez très bien, dès qu'un d'entre eux se déclare pour nous, immédiatement il est mis en quarantaine dans sa famille même et dans la société russe. Il faut de l'énergie pour supporter pareille position. Ils n'ont pas à changer totalement de vie, mais le fait seul de nous fréquenter est pour eux comme un signe d'infamie. Quant aux ouvriers, la situation est différente : leurs patrons, en grand nombre allemands ou anglais, sont parfaitement indifférents au

genre de religion que pratiquent leurs ouvriers, quand ils en ont... Les pasteurs et les popes nous détestent comme des concurrents dangereux, capables de leur ravir leurs ouailles. Cependant ils se montrent réservés en face de moi : ainsi, au début de mai, les popes m'ont invité à une de leurs réunions; ils étaient huit, et m'ont demandé très poliment ce que je venais faire ici; je leur exposai très franchement nos buts et désirs d'union entre l'Eglise catholique et l'orthodoxe. Je ne sais ce qu'ils comprirent ou crurent de mes déclarations, mais ils ne surent que me dire, le plus aimablement possible, que je ferais bien mieux de rester en France que de venir les déranger ici.

Chez nous, le chômage augmente toujours : chaque semaine, la fabrique doit renvoyer des ouvriers, faute de travail.

Mais les Estoniens sont hospitaliers, généreux, et les malheureux aident plus malheureux qu'eux.

J'ai été à la fin de mai, à Petchori, grand monastère russe du sud de l'Estonie. Pour cela, je pris le bateau à Narva, au-dessus des chutes, jusqu'à Vasknarva, endroit où le lac Peïpous se jette dans le fleuve. Puis de là, tout près de la frontière soviétique où l'on aperçoit très distinctement des clochers, je fis à pied un bon tour de Peïpous (55 kilom.) jusqu'à Mustvee. Là à minuit, je pris le bateau pour Dorpat. Cette nuit de mai sur le lac était magnifique. Dans le nord, en été, les jours sont extrêmement longs, si bien qu'à minuit le crépuscule durait encore. Tout le nord était embrasé d'une lumière rougeâtre, qui peu à peu, sans transition de nuit, se transforma en aube, et à 1 heure et demie, le jour se levait. A cinq heures du matin, nous gagnions l'embouchure de l'Ema, rivière de Dorpat, parmi des marécages à perte de vue, sans aucune habitation, ce qui donne à ces riva-

ges du Peïpous un aspect unique de mélancolie et de solitude. Ce lac est grand : d'une rive, on ne peut apercevoir l'autre, si bien que pendant la traversée on eût pu se croire en pleine mer. Enfin, je gagnai Petchori par chemin de fer. Grand monastère qui date de 1470, à 6 églises, plein des souvenirs d'Ivan le Terrible, qui, un jour de colère, coupa la tête à l'higoumène du monastère, le moine Cornelle, dont on vénère les reliques. Quinze moines y sont encore, vivant surtout de la psalmodie et du travail des mains... mais aussi de paresse : tout dort ici, et les choses et les gens. Un jeune moine me fit voir les catacombes, la bibliothèque, le réfectoire des moines. Le jeune moine, qui m'avait repéré, et savait qui j'étais, me demanda ce qu'on faisait dans les monastères d'Occident. Que ces gens sont loin de nous, et de la vitalité de l'Eglise catholique... A Petchori, nous avons une petite chapelle catholique, desservie par le curé capucin de Dorpat : j'y célébrai trois fois en oriental, prêchai; une bonne vieille catholique était venue à pied de 18 kilom. de distance pour entendre l'office. Le dernier jeudi de mai, c'était la fête des morts d'été; une foule d'orthodoxes étaient venus au cimetière; là on s'établit sur les tombes et on mange un repas fraternel en l'honneur des morts de chaque famille. Pendant ce temps, des chantres ou des jeunes gens qui savent lire lisent des litanies de noms et prient pour eux; on leur donne en récompense des œufs durs et du fromage.

.....

4 janvier 1934. — Je vous prie de m'excuser (d'un assez long retard), mais j'ai dû faire un tour de 4 mois en Angleterre, pour affaires de notre mission, et je ne suis rentré que deux jours après Noël. — Agréable voyage en mer, de Hull, sur la côte Est anglaise, par la mer

du Nord, les côtes du Danemark, le magnifique et romantique Sund, quelques heures à Copenhague, puis la mer Baltique et la Finlande, pays aux 40.000 lacs et 60.000 îles, pays nordique de mélancolie et de rêverie où, dans la province septentrionale, vivent les Lapons avec leurs rennes et leurs habitations de peaux de rennes. Helsinki-la-blanche : ville toute moderne, extrêmement propre, — caractéristique des Finlandais qui aiment autant la propreté et l'ordre que les Russes l'ignorent. Mais de Finlande je n'ai vu qu'Helsinki, un jour; le reste sera pour une autre fois. Puis retour par mer (4 h. de traversée) de Helsinki à Tallinn, et enfin Narva, où je trouvai vos deux lettres...

Les Russes honorent beaucoup la Sainte Vierge : il n'y a pas de ville de Russie qui n'ait sa Madone spécialement révéérée; nous avons consacré notre chapelle à une Vierge particulièrement aimée des Russes : N.-D. des Joies Inattendues.

Les communistes ici se sont calmés; d'ailleurs, depuis le voyage de M. Herriot à Moscou, ne doivent-ils pas se montrer sympathiques pour les Français.

Il y a des chemins de fer en Estonie, mais aucun confort. Locomotives neurasthéniques, toujours haletantes, fatiguées, chauffées au schiste qui donne beaucoup de fumée et peu de calories; administration loyale, prévenante, où chaque employé doit savoir au moins trois langues,... wagons sales, toujours bondés, mais surchauffés par un poêle à bois qui se trouve dans chaque wagon. Trains plus que patates, tous archi-omnibus, aucun express : 8 heures pour faire 200 kilom. Trois routes goudronnées autour de Tallinn, et c'est tout. Au Sud, routes sablonneuses, pleines de poussière en été, avec une épaisseur de 50 cm. de boue en automne et au printemps. Il y a de bons services d'auto-cars, un même qui

conduit directement de Tallinn à l'île Saaremaa (par un bateau-transbordeur dans l'étroit passage qui sépare l'île du continent).

.. .. .

14 mars 1934. — Je vous remercie, ainsi que tous vos jeunes amis qui ont voulu nouer des relations lointaines avec nos enfants russes; je leur ai lu et traduit votre lettre, ils ont été tout étonnés que des enfants de France, si loin, pensent à eux!

Merci donc. C'est un vrai apostolat que vous réalisez ainsi : les Catholiques sont si peu nombreux dans ce pays que nos enfants se trouvent fort isolés, et quand ils rencontrent de la sympathie venue de si loin, c'est pour eux un grand réconfort : ils comprennent ainsi combien large est l'Eglise catholique, bien haut élevée au-dessus des nations et des partis!

.. .. .

24 avril 1934. — Merci de votre bon souvenir. Saint Georges est un saint très estimé dans l'Eglise russe : on l'appelle le saint illustre, grand martyr, porteur de victoires et thaumaturge Georges... Le nombre des chrétiens latins catholiques reste fixe; pour nous, en notre chapelle de rite oriental, nous avons eu cinq accessions de Russes à l'Eglise Catholique : ce fut un grand jour de consolation. Mais les préjugés sont en général très nombreux et ce n'est que peu à peu, en plusieurs années, qu'on pourra éclaircir l'horizon, et entrevoir la possibilité d'un retour massif à l'Eglise.

En notre école, la plupart des enfants sont russes, et quelques-uns seulement estoniens. Ce sont des tout petits, et il ne s'agit pas encore pour eux d'examens : en

toute œuvre, il faut commencer par le commencement ; l'an dernier il n'existait ici aucune école catholique; nous n'allons pas commencer par un grand lycée. La langue estonienne vous effraie? voici un petit spécimen des déclinaisons; celle du mot « leib » qui veut dire pain :

Nominatif: « leib », le pain;

Génitif: « leiva », du pain;

Partitif: « leiba », un peu de pain;

Illatif: « leivasse », dans le pain (sens de mouvement);

Inessif: « leivas », dans le pain (sans mouvement);

Elatif: « leivast », du pain, hors du pain (sens de *ex*);

Allatif: « leivale, vers le pain;

Adessif: « leival », sur, auprès du pain;

Ablatif: « leivalt », de la surface du pain;

Translatif: « leivaks », en pain, comme pain (ce qui se change en, qui devient);

Essif: « leivana », comme pain (statique, en qualité de);

Terminatif: « leivani », jusqu'au pain;

Abessif: « leivata », sans pain;

Comitatif: « leivaga », avec le pain.

Autant pour le pluriel.

L'hiver nous a quittés le 13 avril, dernier jour où il est tombé de la neige, et la navigation a pu reprendre sur la Narova le 15 de ce mois. Quelques bourgeons à quelques arbres, mais ce n'est pas encore ce que nous sommes accoutumés d'appeler le printemps.

Mais enfin on s'en tire, et la nature est toujours belle, que ce soit celle du nord ou celle du midi.

Les espions russes ne font pas trop parler d'eux; mais en revanche une très importante association s'était formée, qui réunissait un grand nombre de voix aux élections, et qui se disait être l'Association des soldats libérateurs du territoire estonien. Or, on découvrit le mois

dernier que les vrais chefs du mouvement n'étaient que des émissaires à la solde des Nazis, et qu'ils avaient l'intention d'installer le National-Socialisme à l'instar d'Hitler, en Estonie. Comme l'Estonie désire rester fidèle aux principes démocratiques, et que d'un autre côté les paysans estoniens ont gardé un mauvais souvenir des barons baltes, tous allemands d'origine, qui les traitaient assez durement, et qu'ils n'ont pas envie de revenir sous la coupe des Allemands, on les débarqua en une nuit, l'association fut dissoute et 72 des principaux meneurs jetés en prison. Et voilà, vous voyez, comme les choses vont rondement en ce pays.

Ce qui intéresse surtout nos braves gens de Narva, c'est de savoir quand célébrer la Pâque. Les uns sont pour le 1^{er} avril, les autres sont pour le 8, et ce sont des discussions homériques sur ce thème. J'ai reçu des lettres menaçantes au mois de mars, où l'on me disait que si je célébrais Pâques le 1^{er}, cela signifierait que je suis vendu au Pape, mais que si je célèbre le 8, alors tous les vrais russes viendront, et ma chapelle ne sera pas assez grande pour les contenir. Naturellement, nous avons célébré le premier.

.....



SCOUTISME



I. Comment est né le scoutisme.

Au cours de la guerre du Transvaal, le général anglais Baden Powell organisa dans son escadron des cours pour éduquer individuellement les hommes et en faire des éclaireurs et des campeurs. En 1899 son chef d'Etat-major, Lord Edward Cecil groupa les garçons de la petite ville de Mafeking et les organisa pour assurer de multiples services. L'essai fut un succès complet. L'expérience prouva que, soumis à une éducation qui leur plait, les garçons sont capables d'assumer des responsabilités plus lourdes qu'on ne le pense d'ordinaire.

En 1901, Baden Powell créa la police sud-africaine conformément à ses idées personnelles, les principes appliqués étant en somme ceux du scoutisme adaptés à des hommes adultes. La troupe fut une unité peu nom-

breuse de manière que le Chef pût s'occuper individuellement de ses hommes et les connaître personnellement. Le système des patrouilles fut inauguré. Des responsabilités étaient confiées à des jeunes. On faisait appel au sens viril, et l'on faisait dans une très large mesure confiance aux hommes et à leurs sentiments d'honneur. L'uniforme était l'uniforme scout.

En 1904, Baden Powell esqua un projet sur le scoutisme en vue de l'éducation des jeunes.

En 1907, il organisa à titre d'essai un camp dans l'île de Brownsea avec des garçons de diverses écoles. Parmi eux se trouvaient « fils de ducs et fils de valets », et ils s'entendirent merveilleusement. Les résultats étaient encourageants.

Le mouvement scout était créé et allait rapidement prendre de l'ampleur.

En 1909, à Crystal Palace, 11.000 garçons se trouvèrent réunis. C'est alors que voyant le mouvement se développer avec une telle rapidité, Baden Powell quitta l'armée pour en prendre la direction.

Plus de 45 pays possèdent actuellement une ou plusieurs associations de scouts groupant plus de trois millions d'éclaireurs.

Dès 1911 il y eut en France quelques troupes catholiques. Mais ce fut bientôt la guerre. Il fallut arriver en 1920 pour voir fonder les Scouts de France sous la direction du général de Maud'huy et de M. le chanoine Cornette, aumônier général. Les Scouts de France atteignent aujourd'hui environ cinquante mille garçons.

À côté de ce groupement catholique se trouvent deux autres: les Eclaireurs de France (neutres), les Eclaireurs Unionistes (direction protestante).

La province de Bretagne comptait, à la date du 9 février 1934: 624 scouts et 529 louveteaux.

Le district de Brest (Nord-Finistère) compte actuellement 148 scouts et 148 louveteaux.

II. Ce qu'est le scoutisme - Son but.

Essayons de voir brièvement ce qu'est « l'âme du scoutisme », car il ne suffit pas de porter l'uniforme et d'aller camper dans les bois pour être un scout.

Le manuel: « Pour devenir Scout de France » nous dit: « Le but du Scoutisme est de former des garçons incapables de mentir, fidèles à leurs engagements, débrouillards et pleins d'initiative, n'ayant pas peur des responsabilités, dévoués, toujours prêts à rendre service, bons chrétiens et bons citoyens, en un mot de rétablir dans la vie ordinaire ce qu'étaient jadis les chevaliers. »

Le Scoutisme est donc un mouvement d'éducation qui a pour but d'aider à l'éducation active de l'âme et du corps de l'adolescent. Cette éducation a pour base la religion, comme l'indique le premier principe: « Le premier principe: « Le scout est fier de sa foi et lui soumet toute sa vie. » Elle a pour méthode essentielle l'étude de la nature pratiquée au moyen et dans le cadre d'une fraternité (patrouilles) de campeurs. Elle est enfin organisée comme un jeu, représentation, essai, et préparation de leur vie sociale à venir; elle vise à former des citoyens chrétiens et utiles.

L'idéal scout est présenté aux garçons sous forme de principes et de loi. Ces principes et ces articles de loi scout n'ajoutent rien aux Commandements qui obligent tous les chrétiens, mais sont présentés d'une manière spéciale. Une « promesse » fait appel au sentiment de l'honneur. Le scout s'engage à servir de son mieux Dieu, l'Eglise et la Patrie, à aider son prochain en toutes circonstances, à observer la loi scout. Les trois vertus prin-

cipales que le scout se propose de développer en lui sont: franchise, dévouement, pureté.

Par l'appel au dévouement, à la bonne action quotidienne (service rendu à quelqu'un), le scoutisme est une école de charité. L'enfant est facilement égoïste, il faut lui apprendre à penser aux autres, à se donner, à se sacrifier.

J. B.

Une Journée au camp avec les Scouts.

Sonnez le réveil,

Le soleil luit, la terre est belle;

Debout, les scouts, vivement sur pieds..

Sous la tente, que dorent les premiers rayons du soleil, les scouts s'éveillent et se frottent les yeux. Déjà le lever! Plusieurs voudraient dormir encore. On dort si bien sous la tente!

Mais le C. P. veille: « Allons, vite, ou nous serons les derniers au rassemblement. » Il y va de l'honneur de la patrouille, aussi tout le monde se dépêche.

Gymnastique, toilette, salut aux couleurs, prières du matin.

La messe. Oh! cette messe, dite sur un autel rustique encadré de verdure! Comme on l'aime au camp! Comme on prie bien à cette messe où tout le monde communie, même les cuisiniers qui, près de leurs marmites, surveillent la cuisson du petit déjeuner.

Qu'il est bon de recevoir Jésus dans son cœur et de lui chanter avec amour le Cantique des Créatures.

La grande affaire de la journée est la préparation des repas. Les vieux campeurs sont pleins d'astuce, ils savent creuser des foyers pratiques ou en construire avec des pierres, et dont la cheminée peut être faite d'un vieux broc défoncé. Les jeunes, eux, ont leur apprentissage

à faire. Allumer un feu paraît chose facile, et cependant cela ne va pas toujours tout seul quand le bois est mouillé.

Agenouillé près de son foyer, entouré de fumée, Jean souffle désespérément sur le feu pour essayer de le ranimer. Jacques, son second, s'approche.

« Tire-toi de là, tu ne sais pas t'y prendre. » Jean se relève et se frotte les yeux rougis par la fumée.

Jacques prend un peu de papier, le déchire et le froisse. Il dégage du foyer les branches que Jean avait entassées comme des allumettes. Sur le papier qu'il a froissé il entrecroise des brindilles, puis du bois un peu plus gros. Quelques secondes après le bois flambe.

« Tu sais », dit-il, « on ne souffle pas sur le feu, on agite son chapeau doucement, comme ceci, tu vois? » Et il s'éloigne pour s'occuper à autre chose.

Parfois, il y a de petits accidents; la marmite, mal équilibrée, se renverse, et le contenu tombe dans le feu qui s'éteint. Malgré tout le repas est ordinairement prêt à l'heure. La côtelette ou l'omelette sont parfois un peu brûlées, mais l'appétit est excellent, et le tout est jugé savoureux. Il faut d'ailleurs que le métier s'apprenne, ce n'est pas pour rien qu'il y a des brevets de cuisinier.

Le moment le plus attendu de la journée est celui du grand jeu de l'après-midi, avec pistes, prises de foulards, signalisation, etc..., jeu qui prend quelques heures, toujours trop courtes. Ce sont des heures où il est utile d'avoir de bonnes jambes, car il faut courir, monter, descendre, sauter des talus ou des rivières, tâcher en un mot de l'emporter sur l'adversaire. Le thème est par exemple le suivant: Des explorateurs sont surpris par des brigands qui s'efforcent de les emmener prisonniers. Un troisième groupe va tâcher de s'emparer des brigands et de délivrer les explorateurs. Il y a toujours de l'imprévu, les ruisseaux dans lesquels on tombe, la vase dans

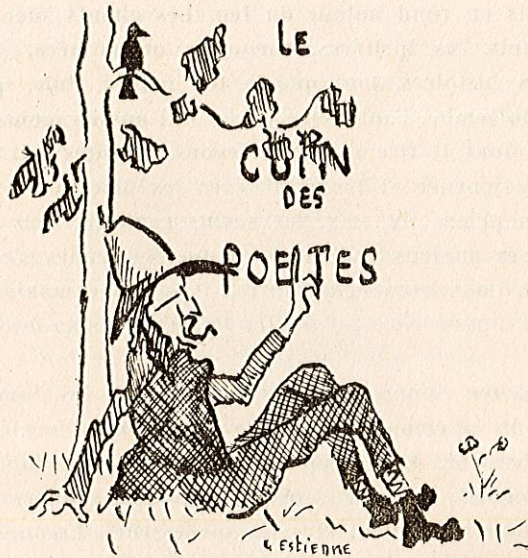
laquelle on s'embourbe. N'empêche, on s'amuse follement, et si le soir on sent un peu la fatigue, cette fatigue est bonne, on dort mieux après.

Après le goûter, c'est la préparation du repas du soir. Si le temps le permet, il y a feu de camp. Les scouts sont assis en rond autour du feu. Les chants succèdent aux chants, les histoires, racontées ou mimées, succèdent aux histoires, tant que le feu pétille. Puis, quand la flamme tombe, l'aumônier parle. Lui aussi raconte une histoire dont il tire quelques leçons pratiques. Il commente la journée et tâche d'élever les âmes vers Dieu. Après la prière du soir, les scouts rentrent sous leurs tentes. Les anciens veillent à ce que les jeunes s'enroulent bien dans leurs couvertures; il y a une manière de s'arranger pour être à l'aise et dormir sans craindre le froid.

La trompe sonne le couvre-feu, toutes les lumières s'éteignent, le camp devient silencieux. Dans le ciel, les étoiles brillent. Les campeurs dorment déjà d'un profond sommeil. Ils rêvent peut-être aux chevaliers d'autrefois dont ils veulent être les successeurs. Comme eux, ils ont l'ambition de devenir des hommes utiles au service de Dieu et de leur pays.

*Belle nuit! calme nuit!
Dans les champs pas un bruit
Nos bons anges nous garderont
Et paisiblement nous dormiront
Sous la toile étendus,
Entre les bras de Jésus,*

J. B.



L'Étang

Le léger bruissement des frondaisons fleuries
Berce dans la forêt le bel étang qui dort,
Il dort; nul mouvement ne décèle la vie
Sur l'onde où le soleil baigne ses reflets d'or.

Surgissant brusquement de la vase assoupie
Des poissons argentés sautillent en dehors,
Et font naître autour d'eux des rides élargies;
Ils s'enfoncent; tout bruit va mourir sur les bords.

D'un pas léger, foulant le sol couvert de mousse,
Un chevreuil d'un seul bond s'élançait dans l'étang,
Au milieu des roseaux que la vase éclabousse.

Le son lointain d'un cor dans le souffle du vent
Soudain l'effraie; il fuit vers des retraites sûres.
Le silence renaît sous les vertes ramures...

DJINN.

La Trière

Comme un cygne léger qui, sur l'onde immobile,
Glisse entr'ouvrant son aile au souffle du zéphyr,
Le navire athénien sur la mer de saphir
Trace vers le Pirée un sillage tranquille.

Le rythme du maillet hâte la rame agile
Le long du bord. Le flot fuit avec un soupir
Sous l'éperon sculpté par l'esclave de Tyr,
Tandis qu'au long du mât bat la voile mobile...

Les hoplites montant respirer l'air du soir
Autour du pont orné de boucliers ovales
Chantent gaîment. Le soir s'emplit de leurs voix mâles.

Tandis que le lochage, en haut, sur la dunette,
Montre à ses officiers, à chaque instant plus nette,
L'Acropole brillante au sommet du mont noir.

DAUPHIN.

Coin de jardin dans le Midi

La mer dort sous la colline,
Le ciel est d'un bleu profond,
Sur l'eau passe un souffle long
Que le soleil illumine.

Dans l'air lourd que rien n'évente,
Dans la chaleur du jardin,
S'évapore l'odeur lente
Des fleurs s'ouvrant au matin.

Les figuiers couverts de figues
Où trottent les fourmis,
Le ruisseau où navigue
La feuille de tamaris.

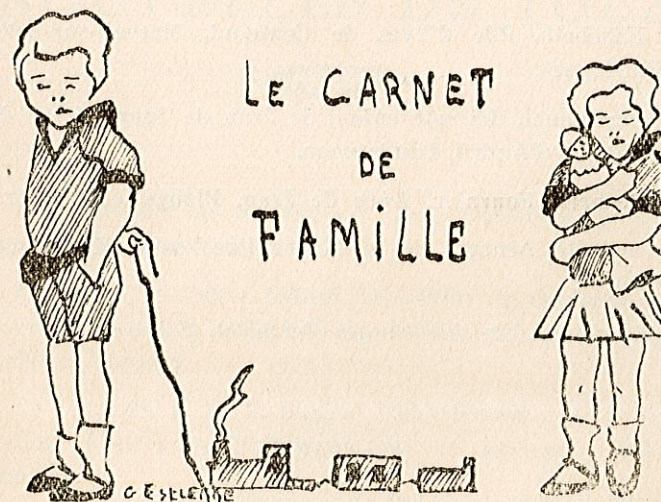
L'amandier aux cosses vertes
Où quelque caméléon
Cache, dans l'écorce ouverte,
La prise d'un hanneton.

L'ombrage sur la terrasse,
Et, dans la fraîcheur de l'eau,
La reinette qui coasse
En remontant le ruisseau.

Un papillon qui voltige
Au faite du néflier,
Et se pose sur la tige
Aux fleurs roses du laurier...

Tout somnole, et la colline,
Sous le ciel d'un bleu profond,
Que traverse un souffle long,
Est d'une douceur câline.

DAUPHIN.



NAISSANCES

Marie-Louise Jaouen, sœur de Michel et de Hervé, Kerlouan.

Alain Guyon, frère de François et de Jacques, Brest.

Paul Antoine, deuxième enfant de Charles Antoine, Brest.

Françoise, fille du Docteur Jean Kerboul, Brest.

Marie-Françoise, fille de Gustave Bocher, Chaville, (Seine-et-Oise).

Alain, fils du Lieutenant Rousseau-Dumarcet, Saïgon.

Geneviève, fille de Raymond Rondeleux, Béziers.

Gwenola, fille d'Emmanuel Chevillotte, Château de Ker-groadès, Brélès.

Elisabeth, fille d'Yves de Coatpont, Mareuil-sur-Belle (Dordogne).

Emmanuel, dixième enfant de Jean de Surgy, frère de Michel et d'André, Landerneau.

Bernard Fournier, frère de Jean, Plougastel-Daoulas.

Isabelle Arnault de la Ménardière, sœur de Hervé, Brest.

Monique, fille de Georges Berthelot, Saint-Brieuc.

MARIAGES

Pol Groleau avec Mlle Raymonde Allio.

Loïc Blanchet-Magon de la Lande avec Mlle Simone Le Bisquet de Keranforest.

René Lucas, Enseigne de Vaisseau, avec Mlle David

DEUILS

Le Commandant Rolland, père de Jean, François et Guy, à Dakar (Sénégal).

M. Kerlane, grand-père de Michel Ressot, à Landerneau.

Mme de la Bernardie, grand'mère de Renaud.

NOUVELLES DE TOUS



René Izenic a été nommé, le 1^{er} mars, notaire à Landerneau, où il succède à son Père.

Le 4 avril, M. l'abbé Joëssel, beau-frère du capitaine de corvette Touvet, a célébré sa première messe dans la chapelle du Collège.

Le 11 avril, le R. P. Dauger (actuellement recteur du collège St-Grégoire de Tours), est de passage à Bon-Secours.

Le lieutenant Léo Rio, du 8^e régiment de tirailleurs Tunisiens, en garnison à Aïn-Drahan (Tunisie), a été brillamment admis à l'Ecole Supérieure de Guerre, à l'âge de 29 ans.

Au milieu de Juin, passage au collège du F. Patrick Ceillier venant de Laval.

EXAMENS.

Victor Coquelin a été reçu à son P. C. N. à Caen.

M. l'abbé Le Déréat a obtenu le diplôme de P. C. N. supérieur à Rennes.

Frank Le Calvé et Pierre Penquer ont passé brillamment leur P. C. N., à Rennes.

Maurice Gillet est admissible à sa 3^e année de droit.

Jean Le Saux, admissible, 1^{re} année de droit.

ORDINATIONS.

M. l'abbé Le Duff reçoit, le 25 juillet, dans la cathédrale de Quimper, l'ordination sacerdotale. Il chantera sa première messe solennelle en l'église de Plouescat, le dimanche 5 août.

M. l'abbé Le Déréat est également ordonné prêtre le 25 juillet, à Quimper.

Le P. Marie-Bernard Nielly, O. P., qui avait si courageusement accepté l'amputation d'un bras, sera cependant ordonné prêtre le 22 juillet prochain, au couvent St-Albert-Le-Grand, à Saint-Alban Leysse (près Chambéry), et chantera la messe solennelle le mercredi 15 août, dans l'église Saint-Louis de Brest.

ARTS ET ARTISTES.

Nous extrayons de la « Chronique Brestoise » les lignes suivantes, où sont appréciés avec goût le talent et l'œuvre statuaire de M. l'abbé Quentel, professeur à Bon-Secours.

« M. Quentel est statuaire, sculpteur sur bois, spécialisé dans la statuaire religieuse.

.. . . .

« Comment cette vocation s'est-elle révélée, vers 1930? Nul ne saura jamais, probablement: M. Quentel n'aime pas du tout parler de soi. Un jour, cependant, ses amis

apprirent qu'il avait taillé au couteau une statuette. Ils exigèrent qu'elle leur fût montrée. Ils regardèrent... Et ils s'en allèrent silencieux... Comment avaient-ils pu passer des années avec ce professeur peu causant, spirituel et capable de mots à l'emporte-pièce (on le savait!) très versé dans l'histoire de l'art, sans avoir découvert l'âme d'artiste qui vivait profondément et qui d'un coup se révélait à eux!

« Ils encouragèrent les premiers essais. Ils y aidèrent. s'offrirent, par exemple, à dégrossir l'énorme fût de ce chêne qui allait devenir le saint Yves de l'église paroissiale de Plougouven, au sourire plein de finesse et de bonté, aux traits expressifs, sculpté en plein bois, grandeur naturelle, digne du monument restauré.

« De la même veine on peut citer un saint Jean-Baptiste, vêtu de la tunique en poil de chameau, au geste élégant et précis; un saint Jean Vianney (le curé d'Ars) impressionnant et vrai, une sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qu'il ne faut pas manquer d'admirer dans la basilique du Folgoat: elle n'est pas du type traditionnel, l'artiste a su lui donner de son style très personnel, sans trahir la vérité carmélitaine.

« A l'île Molène, lors de la récente Mission, on a béni un saint Nicolas, en bois d'if, qui témoigne d'un réel progrès du bon sculpteur. A Plouarzel, dans la chapelle de Trézien, fréquentée par de nombreux Brestois, mentionnons avec éloge une Notre-Dame appropriée au cadre antique et breton. une vraie réussite.

« Naturellement, l'iconographie de la Vierge a tenté souvent le ciseau de M. Quentel. Une tout aimable statuette représente l'Enfant Jésus dormant sur le bras de sa mère: on a envie de l'embrasser. Plus remarquable encore est la Vierge, de style moderne, qui orne l'oratoire de M. le chanoine Aubert: une belle simplicité de lignes, une

stylisation très étudiée qui donne l'impression de l'immatériel, une attitude de haute et douce gravité, une physionomie de pureté et de bonté, maternelle et pourtant fraternelle: la Vierge qui a souffert et qui triomphe, et qui écoute la plainte humaine universelle, pour la soulager et la diviniser...

« Il faudrait citer aussi la statuette « Chouan appuyé sur son fusil », une des rares œuvres profanes du prêtre-sculpteur, très expressive et pleine d'allure. Mais il faut nous borner.

« Ainsi, aux heures de vacances et de congé, le professeur se repose par des créations de beauté, dans son atelier primitif, où manque même l'établi. Peu à peu, son idéal se purifie, ses personnages s'animent, leur mouvement se rapproche de la vie, leur rudesse celtique s'affine, l'inspiration pénètre la matière, l'art s'élève, la beauté se dégage et elle règne... Alors les yeux du noble artiste rayonnent et il sourit devant l'œuvre de ses mains... l'œuvre de ses mains et de son cœur... »

Chronique Brestoïse, 3 mars 1934.



NOS MORTS

LE COMMANDANT ROLLAND

Le père de Jean, de François et de Guy Rolland, chef de Bataillon au 7^e Rég. de Tirailleurs Sénégalais, commandant le Camp d'Ouakam, à Dakar, est tombé sous les balles d'un soldat indigène agissant sous l'empire de la folie.

« Le 27 janvier, vers 6 h. 30, relate le journal « Paris-Dakar », le Commandant se rendait, comme chaque matin, au rassemblement de ses compagnies pour la manœuvre, lorsqu'à la hauteur du poste de moto-pompes sept coups de feu claquèrent successivement. Atteint de plusieurs projectiles, dont un au ventre, l'officier s'affaissa mortellement blessé. L'adjudant Briollant, qui passait à proximité, se précipita pour le relever. Un dernier coup de feu éclata. Le sous-officier reçut une balle qui lui traversa la jambe.

Transporté d'urgence à son domicile, le commandant ne devait pas reprendre connaissance; il succomba vers 7 h. 15 à une hémorragie interne, malgré les soins

dévoués qui lui étaient prodigués par le Docteur Saint-Paul accouru à son chevet. »

Qui avait tué? Pourquoi?

Un incident bien futile, à ce qu'il semble, une observation faite la veille à un soldat, aurait déterminé le geste. Mais, pour les officiers au courant des mœurs Sénégalaises, une rancune de sorcier se devine là-dessous. Le commandant Rolland était un chrétien, un apôtre même qui, récemment encore, avait converti et fait baptiser un de ses coloniaux, musulman. Les « Esprits » outragés, se vengent: de leur part le sorcier avait dû désigner un simple pour être l'instrument de leur vengeance.

Le commandant achevait ainsi glorieusement une carrière qui aurait pu encore être belle, et qui l'avait été. Rappelons-en un trait seulement: En 1909, au combat d'Achorat, Rolland, alors sergent au bataillon de Tombouctou, voit son capitaine blessé à mort, son lieutenant fixé par le feu de l'ennemi et sur le point d'être cerné. **Détachant** alors du convoi qu'il commande à l'arrière les éléments disponibles, il les lance à la contre-attaque, **dégage** son lieutenant, repousse les Berabers. Pendant le retour il se prodigue auprès des blessés dont plusieurs **sont atteints de gangrène**. — Il a conquis une citation à l'ordre de l'Armée, et le glorieux titre, sous lequel il sera désormais connu dans l'Armée coloniale, de « Rolland d'Achorat ».

Bon d'ailleurs, non moins que brave, et avec tous. Son colonel parle du « très grand chagrin ressenti par tous à sa mort, camarades, chefs, subordonnés ». Les indigènes d'Ouakam, dans une lettre signée par tous les notables, disent avoir perdu « leur bienfaiteur, qui faisait respecter leurs propriétés par les soldats, et leur apprenait à connaître et à aimer la France. »

M. l'Abbé LOZACH



... Les desseins de la Providence sur nous sont insondables. Voici un jeune prêtre, M. l'abbé Lozach, professeur de seconde à Bon-Secours qui venait de passer brillamment ses examens de licence ès-Lettres en juin dernier, il paraissait heureux de vivre, sa santé assez délicate semblait plus florissante que jamais et ses supérieurs fondaient sur lui les plus grands espoirs; mais brusquement, à la fin de septembre, quelques jours seulement avant la rentrée, la maladie vint et le coucha sur ce lit d'où il ne devait plus se relever. On crut d'abord à une simple indisposition, et le R. P. Ricard, à la rentrée, en annonçant l'absence de M. Lozach, laissait entendre qu'elle serait de courte durée. Les élèves de seconde qui avaient entendu dire par leurs aînés tant de bien de celui qui devait être cette année leur professeur, attendaient avec impatience ce retour que l'on espérait proche. Hélas! Dieu en avait disposé autrement et la maladie se prolongea. Longtemps son entourage garda l'espoir d'un prochain rétablissement car le malade ne paraissait pas gravement atteint; mais déjà à Noël, M. Lozach semblait entrevoir une mort prochaine et à ses amis qui venaient lui faire une dernière visite avant la rentrée, il

disait: « Je ne sais pas si je rentrerai jamais. » De fait, bientôt son état s'aggrava et des rhumatismes articulaires vinrent ajouter à ses souffrances; en février, il fut atteint de paralysie du côté gauche; un moment il perdit connaissance et on dut l'extrémiser rapidement dans la crainte d'une fin prochaine. Cependant son heure n'était pas encore venue et bientôt il reprenait ses sens. Dès lors, les souffrances morales s'ajoutèrent à ses souffrances physiques et sa mère, désolée, avait mille peines à saisir ses désirs. Quant à lui, il comprit que sa fin approchait et ne songea plus qu'à une chose: se préparer de son mieux à paraître devant Dieu. Il articulait péniblement un jour, à l'un de ses confrères qui le visitait: « Je voudrais savoir... savoir mourir avec joie. »

A ses derniers moments, à bout de forces, les seuls mots qu'il prononçait étaient: « Maman... le Ciel. » Nul doute qu'après une épreuve si dure et si longue, Dieu n'ait déjà exaucé ses saints désirs.

Le 25 mars, en ce jour de l'Annonciation, il rendait son âme à Dieu. Le 27 avaient lieu les obsèques; chaque famille de la paroisse de Ploudalmézeau avait tenu à s'y faire représenter par un de ses membres. Les prêtres, au nombre de 74, entouraient le cercueil, ils étaient venus rendre leurs derniers devoirs, qui à leur ancien élève, qui à leur compatriote, qui à leur ami. Ceux de ses anciens élèves qui avaient pu se rendre libres étaient là, eux aussi, ayant tenu à rendre un dernier témoignage d'affection au professeur qu'ils avaient tant aimé.

Né en 1908, M. l'abbé Lozach avait étudié les éléments de la grammaire à l'école des frères de Ploudalmézeau. Dès les débuts, ses maîtres avaient remarqué sa facilité pour l'étude et M. l'abbé Le Pemp songea à le faire entrer au collège de Lesneven. Dans ce but, il l'initia au latin comme il avait fait pour beaucoup d'autres, mais aucun d'eux ne devait réussir avec autant d'aisance.

A dix-sept ans, muni de ses deux baccalauréats, il songea à entreprendre des études supérieures et, ne voulant pas s'engager à la légère dans une voie qui pourrait, pensait-il, ne pas être la sienne, il se confia, pendant les vacances de 1925, à son Curé.

Il entra donc au séminaire de Quimper où bien vite ses professeurs discernèrent ses brillantes qualités.

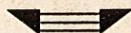
A sa sortie du séminaire, bien qu'il n'eût encore que 21 ans, il fut nommé professeur de seconde au collège de Lesneven. A son grand regret, il n'y enseigna qu'un an et, en 1930, après la prêtrise qu'il reçut à 22 ans, il devint professeur de seconde au collège de N.-D. de Bon-Secours. Il y trouva d'ailleurs tant d'affection de la part de ses confrères et de ses élèves qu'il s'attacha très vite à son nouveau collège.

Professeur, non seulement il savait élever l'esprit de ses élèves par les beautés de la littérature, mais encore il se souvenait toujours qu'il était prêtre, et il s'efforçait d'atteindre leur âme, pour former des hommes et des chrétiens. Il y réussissait à merveille, et l'attachement que continuaient de lui témoigner ses anciens élèves montre bien l'ascendant qu'il avait pris sur eux, et qu'il continuait d'exercer par ses conseils.

En octobre 1933, après deux ans d'enseignement, il allait à Angers conquérir ses deux derniers certificats de licence, aidé dans cette tâche par les directives de M. le chanoine Pencreac'h. C'est muni de ce diplôme qu'il nous revenait quand Dieu l'a rappelé. A ne considérer les choses qu'au point de vue d'ici-bas, cette perte serait pour sa famille et pour nous, irréparable, si, comme le disait le R. P. Ricard dans sa foi inébranlable en la Providence, ce n'était un saint de plus au ciel dont la protection ne saurait faire défaut à ceux qu'il a tant aimés.

L. LEROUX, professeur à Bon-Secours.

Le Lieutenant François DE LESQUEN



François, qui vient de mourir si brusquement à Versailles, était fils du Capitaine de Frégate de Lesquen, mort pendant la guerre peu après avoir été nommé chef d'Etat-Major des Forces Navales de l'Atlantique. C'était le 8^e d'une famille de 11.

Né à Brest, le 17 janvier 1911, il entre à 9 ans à Bon-Secours en 7^e; il y achèvera ses classes. Il sort de Mathématiques en 1928, pour préparer l'Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr.

Au collège on se souvient encore de son air de jeunesse, de son regard limpide et quelquefois rêveur, mais jamais triste.

Ce n'est qu'à la fin de ses études ici qu'il découvrit les mathématiques, mais au cours de ses neuf ans à Bon-Secours, il ne cessa de gagner en application au travail et en sérieux, ainsi qu'en témoignent les « A » qui deviennent de plus en plus fréquent dans le cahier de notes hebdomadaires.

Très grand et déjà très décidé, il demeura jusqu'à la fin de son temps de collège, docile aux avis de ses maîtres. Un jour d'excursion à Landévennec, nageant longtemps et loin, au risque d'entraîner dans le courant des



M. l'Abbé LOZACH.



Lieutenant de LESQUEN.

camarades moins bon nageurs, il fut rappelé à l'ordre; il écouta, réfléchit et prit très bien la remarque.

Jusque dans ses brusqueries on découvrait un cœur d'or et il suffisait d'une allusion à sa mère pour l'émouvoir et l'assagir. Avec cela, pèlerin résolu de Notre-Dame de Rumengol.

Il fit avec grande piété, à Lesneven, sa retraite de fin d'études.

Deux ans après, il entra à Saint-Cyr et, à la sortie de l'Ecole, était nommé sous-lieutenant à Mézières. Dans cette garnison de l'Est, au régime traditionnellement plus austère, sa bonne humeur, sa droiture de caractère et son sentiments du devoir lui conquièrent l'estime et l'amitié de ses camarades et de ses chefs.

A la fin d'avril expirait une permission qu'il était venu passer à Brest. Il finissait une mauvaise grippe, mais n'ayant jamais vu de médecin qu'une fois pour s'entendre dire « Quand on est bâti comme vous, on ne vient pas consulter », il fut impossible de le décider à se faire examiner.

Il devait être à Mézières dans deux jours; il y serait. Il rejoindrait par la route et conduirait lui-même; on verrait bien... Sa sœur l'accompagnait.

Le 28 au soir, arrivé à Versailles, un de ses oncles l'obligea à interrompre son voyage. Le médecin le fit entrer d'urgence à l'hôpital militaire, le cas était grave. il fallait se préparer au pire. Sa mère, appelée, arrive à son chevet. La voyant mettre en poche son chapelet, en passant la porte: il lui en fit reproche et lui demanda de le réciter auprès de lui car il n'en avait déjà plus la force.

Le 29 au matin, l'aumônier le confesse et lui porte la Sainte Communion en viatique. Après l'action de grâces, sa physionomie rayonnait: il confia au prêtre et aux

assistants que jamais de sa vie il n'avait éprouvé pareille joie. Mais le mal allait vite.

Le soir même, c'est dans ce rayonnement qu'il recevait les onctions des malades en danger. Voyant alors les traits altérés de sa chère mère, il lui dit: « Vous êtes toute pâle; mais cela ne fait aucun mal. »

Il gagnait ensuite, avant d'entrer en agonie l'indulgence de la bonne mort et offrait sa vie à Dieu.

Il rendit son âme en disant à l'aumônier qui lui rappelait les consolantes espérances de ceux qui meurent dans le Seigneur: « Maintenant j'ai tout compris. » Le sens de la vie lui était sans doute brusquement apparu.

Il avait vingt-trois ans.



NOS CONCOURS



1° Notre concours de photos. — Comment prendre une bonne photographie.

Notre concours est ouvert à tous les Bon-Secouriens. Nulle restriction, si ce n'est — cela va de soi — qu'il faut avoir pris *soi-même* ses photos, et pendant les *grandes vacances* 1934.

Aucun sujet non plus n'est imposé; « Variété » sera notre devise, une variété que nous espérons prometteuse de surprises, receleuse de quelques jolies nouveautés.

Bien entendu, entreront en ligne de compte aux yeux du jury, non seulement la tenue technique de la photo, mais aussi l'intérêt de la scène, du paysage, l'inédit ou la rareté du sujet, la difficulté à opérer, etc..., tout enfin ce qui révèle le « parfait artiste photographe ».

Les honneurs du *Bulletin*, et des prix en nature récompenseront les lauréats.

Voici, à l'usage des plus novices dans l'art de la photo, quelques conseils d'un « maître ».

Comment prendre une bonne photographie.

.....

Suffit-il pour faire une bonne photographie d'avoir un excellent appareil et des plaques remarquables? Evidemment non; le talent de l'opérateur, son goût dans le choix des sujets, de l'éclairage, le soin qu'il mettra au développement de ses clichés sont autant de facteurs qui influenceront sur le résultat.

Un débutant inexpérimenté ne fera rien d'artistique. Les oppositions d'ombre et de lumière seront crues, sans clairs obscurs, sans demi-teintes. Tantôt l'éclat du soleil sera si fort qu'un gazon se transformera sur l'épreuve en véritable champ de neige, tantôt un contre-jour mal pris ne donnera aucun détail dans les ombres, ce sera par exemple un tronc d'arbre qui prendra l'aspect d'un bloc noir découpé sur l'horizon comme une ombre chinoise.

Si vraiment on veut faire de la photographie un art, il faut savoir choisir. A supposer que j'ai remarqué un site pittoresque, je dois bien me garder de braquer mon objectif sans plus réfléchir; j'ai à m'occuper de la composition de mon petit tableau, de l'éclairage, de l'heure, de l'état du ciel et tout cela demande des qualités d'observation, d'ordre, de logique. En photographie il faut faire son plan, il faut choisir le moment où ce paysage atteint son maximum de beauté et le plus ou moins d'élévation du soleil sur l'horizon peut tout changer.

Je me promenais un jeudi, à bicyclette (les professeurs ont le même jour de congé que leurs élèves quand ils l'ont). C'était à la fin de l'hiver, et passant dans la forêt de Vouillé, je remarquai des effets d'eau sous bois; je vois une flaque marécageuse bordée de beaux hêtres. L'endroit était joli, je me promis d'y revenir quand mes

hêtres auraient poussé leurs feuilles. Je revins, notai soigneusement la position du soleil par rapport à l'endroit le plus propice, sa hauteur et l'heure à laquelle j'aurais toutes les chances d'avoir le meilleur éclairage. Je ne pris rien ce jour-là; ce n'est qu'au troisième voyage que je me décidai. Si j'avais pris mon paysage avec le soleil derrière moi, j'aurais eu une lumière très belle, il est vrai, mais trop crue et aucun reflet sur l'eau. Je me plaçai face au soleil, encore assez haut sans être trop bas et j'eus les effets de lumière les plus heureux sur l'eau encombrée de lentilles et de plantes aquatiques; les feuilles des arbres laissant filtrer les rayons solaires prenaient des teintes argentées pendant que d'autres portaient des demi-teintes et que le restant demeurait dans l'ombre. N'ayant pas de plaque anti-halo je plaçai mon objectif dans l'ombre d'un hêtre dont le tronc me servit de premier plan et pour ne rien perdre des détails, pour ne pas avoir en avant de mon tableau un tronc noir et plus loin des masses sombres, je fis une pose de plusieurs secondes. J'obtins ainsi une fort jolie photographie. J'avais fait trois voyages de 34 kilomètres chacun pour prendre deux vues intéressantes.

Si vraiment on veut obtenir un joli cliché, il faut se résoudre à composer son tableau et faire ce que fait un peintre avant de s'installer devant un paysage. Il cherche d'abord son premier plan pour qu'il n'y ait pas un trop grand vide en avant de sa toile; puis il essaie de trouver des plans successifs pour donner à la fois relief et profondeur à son tableau. A ce point de vue, l'étude de ce délicieux paysage où Chateaubriand décrit un nid de bouvereil, sera très utile pour aider à composer son tableau. Puis viendra la grande question de l'éclairage; il y a des heures où la lumière est plus crue, plus dure; d'autres où elle est plus flatteuse à l'œil; il faut donc choisir l'heure, l'endroit, le moment; il faut se persua-

der que la question lumière est capitale en photographie.

Je ne voudrais pas dire du mal de l'instantané: il donne de curieux et amusants résultats, mais il est bien rare qu'il présente de jolies choses; la pose apporte en général des clichés beaucoup plus fouillés; si on a un objectif très lumineux, il faut apprendre à manœuvrer son diaphragme. J'ajouterai que, lors du développement, il faut bien suivre son cliché et se servir tantôt d'un révélateur, tantôt d'un autre pour modifier les tonalités et l'image. Le révélateur lent est excellent et me paraît indispensable quand on a pris des poses; personne ne contestera qu'on obtient ainsi des clichés extrêmement fouillés; je me souviens avoir développé ceux de la forêt de Vouillé à l'Yconyl, pendant une heure; j'ai même connu un amateur qui poussait jusqu'à deux heures en diluant son bain de révélateur, il obtenait notamment des portraits d'un fini irréprochable.

Voilà déjà de l'art.

Un mot maintenant du tirage des clichés.

Le choix du papier dépend du cliché. Selon qu'on a obtenu une image normale, grise, trop claire ou trop foncée, il faut employer le papier qui permettra de tirer la meilleure épreuve.

Je ne m'étendrai pas ici à décrire ces différents genres de papier, la matière serait presque infinie et singulièrement fastidieuse. Je me borne à des règles générales. Si j'ai obtenu un cliché normal, n'importe quelle marque peut me donner une image satisfaisante. Bien entendu, le grain, le velouté, le ton du papier en question contribuera à la beauté de la reproduction. Chacun choisira selon ses goûts. Si le cliché est dur, le papier le plus doux possible est de rigueur; employer en ce cas du papier contraste serait une faute de goût, on n'obtiendrait que des lignes arrêtées et des tons heurtés. Au con-

traire, si le cliché est faible ou gris, le papier contraste s'impose pour obtenir une image normale; à ce point de vue, les amateurs trouveront toute satisfaction dans les marques Velox-Crumière et surtout Agfa, dont les numéros « dur » et « extra-dur » donnent d'excellents résultats. J'ai obtenu des effets surprenants avec l'Agfa « extra-dur » alors que je tirais des clichés presque voilés; il est donc précieux d'en avoir une ou deux pochettes en réserve. Plusieurs de ces papiers peuvent se tirer en brun, en sépia; certains peuvent même se teindre en n'importe quelle couleur par les procédés des « Colorants Lumière ». La maison Beauchet fabriquait autrefois le papier « IXI » donnant toutes les teintes par l'emploi combiné de différents temps de pose et de révélateurs différemment dosés; ce papier, difficile à traiter, a été abandonné; personnellement je l'ai regretté, ayant réussi grâce à lui de très jolies épreuves dans les tons verts surtout.

P. LE MAROIS,

« Xavier », Noël 1933 - Pâques 1934.

NOS CONCOURS

(Suite)



II° Concours de dessins.

Croquis d'après nature, humoristiques, illustrations d'ouvrages, etc... Sur le choix des sujets on peut faire en somme les mêmes remarques que pour le Concours de Photos. Notons seulement qu'ici l'imagination a le champ libre.

Tout dessin devra porter un titre.

III° Poèmes.

Notre « coin des poètes » est encore peu fréquenté, — peu mais bien il est vrai. *Djinn* et *Dauphin* auront-ils des émules?

Ici encore liberté, du thème: épique, dramatique ou personnel, de la forme: classique ou moderne.

IV° Variétés.

En prose: contes, récits, fantaisies, etc... Si le vers n'est ordinairement maniable qu'aux Humanistes (formés ou en formation) une jolie page en prose est bien souvent le fait de plus jeunes talents. Avis donc à nos petits amis: leurs compositions (anecdote de vacances, par exemple: départ, retour, rencontre, jeux, etc...) seront toujours les bienvenues, et pourront former une série spéciale.

V° Concours de bons conseils.

Ce que l'on peut désirer pour que le *Bulletin* soit parfait, ou en approche:

Couverture... Titre...
Rubriques, lacunes à combler.
Articles (sujets...).
Illustrations, photos., etc...



Grands Bains Modernes

15, RUE DU CHATEAU --- BREST

M^{me} Larreur

PÉDICURE (Cors, Ongles incarnés, etc.)

Téléphone 27-41

LES PLUS BELLES FLEURS

DESROCHES

== Horticulteur-Fleuriste ==

23 bis, rue de la Mairie

== BREST ==

Cultures et serres à Prat-ar-Raty -:- LAMBÉZELLEC

VÊTEMENTS SicRAND

BREST - 19, Rue de Siam **ET C^{IE}** 19, Rue de Siam - BREST

La plus grande spécialité de
VÊTEMENTS
POUR
HOMMES ET ENFANTS

CHEMISERIE
BONNETERIE
CHAPELLERIE

RAYON SPÉCIAL DE
VÊTEMENTS SUR MESURES

ENVOI FRANCO
DES CATALOGUES
ET ÉCHANTILLONS

HOTEL MODERNE

BREST

Tout confort



V. BRANELLEC

Propriétaire

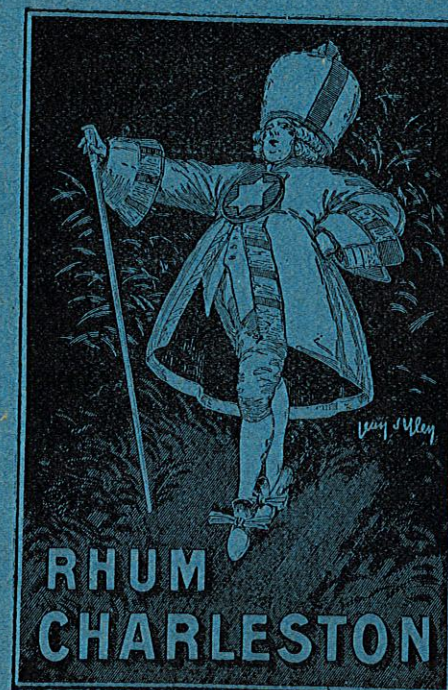
:: Rue Louis-Pasteur ::

Téléphone 29.33

LES VIEILLES LIQUEURS FRANÇAISES

MARIE BRIZARD

ANISETTE
APRY (APRICOT BRANDY). CURAÇAO



PERNOD FILS

PARIS - PONTARLIER

Achetez Français

Achetez une machine à écrire Française

« **JAPY** »

Vous viendrez en aide à votre pays ~ ~

Vous ferez une bonne affaire 

Ecole professionnelle de Sténo-Dactylographie

Edmond LE BOULC'H 117, Rue de de Siam, 117
BREST Téléphone : 21-78

CHUPIN - BOULARD

B R E S T

Quincaillerie de la POSTE

rue Louis Pasteur, 11
rue Ambroise Thomas 14-16-18

Quincaillerie SAINT-MARTIN

rue Jean Jaurès, 102

AUTRES MAGASINS :

rue d'Algésiras, 9
rue Colbert 12

place de la Liberté, 5
rue de la Vierge, 25

Tout ce qui concerne les Articles :

de Ménage - de Chauffage et d'Éclairage

Articles de Bâtiments - Peinture - Vitrierie

Fers - Aciers - Sanitaire

Téléphone 29.74 (2 lignes)

R. C. 12.702

SOCIETE GENERALE

pour favoriser

le développement du Commerce et de l'Industrie en France

SOCIÉTÉ ANONYME FONDÉE EN 1864

Capital : 625 Millions



Siège Social : PARIS - 29, Boulevard Haussmann



AGENCE DE BREST :

17, Rue de Siam, 17

TÉLÉPHONE 29.10

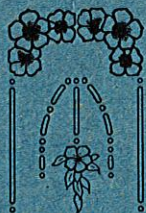
BUREAUX PÉRIODIQUES

LESNEVEN - LANDERNEAU



Toutes Opérations de Banque et de Bourse

Pour tous vos imprimés



Adressez vos Commandes
~ en toute confiance à ~

l'Imprimerie de la Presse Libérale

4, Rue du Château, 4 :: BREST

LETTRES DE MARIAGE
CARNETS A SOUCHE
CARTES DE VISITES
PROSPECTUS
ENVELOPPES
ÉTIQUETTES
FACTURES
AFFICHES
ETC., ETC...

Tél. 23-07

*Se recommande pour l'impression
des travaux en langue bretonne*

— POURVUE DES MEILLEURES MACHINES MODERNES —
AYANT EN STOCK UN CHOIX CONSIDÉRABLE DE PAPIERS
ELLE VOUS ASSURE DES LIVRAISONS CORRECTES ET RAPIDES

